

AVERTISSEMENT :

Au fil de son récit, le Caporal Delrœux a parfois pris quelques libertés avec la ponctuation et l'orthographe. Pour permettre une meilleure compréhension du texte, nous avons été amené à rétablir une ponctuation plus conforme à un texte écrit et à corriger quelques fautes d'orthographe.

Le document reproduit sur ces pages est conservé à la médiathèque municipale de Tourcoing.

- Relecture, notes et variantes : Christine BARTHELEMY
Bibliothécaire à la Médiathèque de Tourcoing,
responsable des fonds patrimoniaux

- Mise en forme et dactylographie : Véronique GALLET
Agent administratif à la Médiathèque de Tourcoing

RELATION D'UN PRISONNIER FRANÇAIS
DETENU EN ESPAGNE
ET DANS L'ILE DESERTE DE CABRERA

Relation d'un prisonnier français écrite par lui-même.

C'est aux personnes qui ont le cœur sensible et tendre que j'offre le récit de ma souffrance et de mes gémissements qui furent étouffés l'espace de cinq ans dans le désert de Cabrera. Delrœux-Legrand

AVANT - PROPOS

Quelque temps après mon débarquement en 1814, j'écrivis à mes parents et leur donnai une idée bien faible des maux dont j'avais été victime ; ils ne pouvaient s'imaginer qu'on pût réellement supporter de telles souffrances. Cela m'excita à donner un récit authentique des faits extraordinaires de ma captivité à Cabrera ; d'autres dont la position était différente à la mienne m'ont imité : mais ils n'ont pour la plupart raconté que des histoires décousues ayant plutôt l'air de romans écrits à plaisir.

C'est dans le but pour obvier à cet inconvénient que ma relation ne soit pas confondue avec celle d'une autre personne que je me suis proposé de mettre au jour les principaux traits qui précédèrent mon entrée au service jusques à ma rentrée à Tourcoing le 26 juin 1815, huit jours après la bataille de Waterloo.

A cette époque la puissance de Napoléon I^{er} fut renversée, chacun fêtait à sa manière et même à l'envie la chute de ce grand homme qui avait si bien par son enthousiasme su captiver l'amitié du soldat.

Je fus malgré mon dévouement obligé de me résigner, et j'étais bien loin de m'attendre de voir encore un jour acclamer le nom de Napoléon. C'est bien le cas de dire que les desseins de la Providence sont grands et impénétrables.

Si le lecteur reconnaît que j'ai été assez puni de ma folie en voulant être militaire¹ sans y être désigné par le sort, il lui sera facile en revanche d'apprécier que je n'en suis sorti que par une espèce de miracle.

Ce qui contribua à m'engager.

Mon père, Pierre-Charles Delroëux qui exerçait la modeste profession d'instituteur primaire à Tourcoing en 1785 année de ma naissance fut avisé, quatre² ans plus tard, par monsieur le ministre de l'Instruction publique de son transfert au même emploi à Watrellos, village très considérable et fort peuplé à trois lieues de la ville de Lille, qu'il vit avec plaisir comme tant d'autres les avant-coureurs de la Révolution de 89, qui détruisit et remua tout pour ainsi dire de fond en comble, ruina un grand nombre de bonnes maisons, créa tant de nouvelles et diverses fortunes, bouleversa et changea presque toutes les classes de la société.

Mais la joie de mon père ainsi que celle de ceux qui étaient encore amis de l'ordre ne fut pas de longue durée, car ils s'aperçurent de suite³ que les mesures dont on prenait pour régénérer la France étaient par trop violents, et qu'il aurait mieux valu la laisser telle qu'elle⁴ que d'employer des moyens aussi extrêmes. C'est du moins ce que j'entendis maintes fois par des voisins qui venaient à la maison pour écouter la lecture que mon père me faisait faire du fameux journal « Le Père Duchesne ».

Bientôt la Révolution commença à déchaîner ses scandales et ses ravages, l'impiété ouvrit les cloîtres pour en chasser le personnel ; on ferma les lieux saints après les avoir profanés, les presbytères furent mis à la disposition du Gouvernement ou des communes ; et les prêtres qui ne voulurent point prêter le serment exigé par la Constitution ne purent éviter une mort certaine qu'en émigrant.

Monsieur Carette notre curé fut du nombre de ceux qui restèrent inébranlables dans la Foi et ne voulut point schématiser. Monsieur Marissal vint le remplacer, mais quelque temps après il rétracta le serment qu'il avait fait et émigra comme son prédécesseur.

A cette époque les troupes des puissances coalisées arrivèrent, et un jour qu'il y avait une foule de monde rassemblée où nous nous trouvions, ma mère et moi, occupés à regarder une patrouille de cavaliers français, lorsque tout à coup les Autrichiens que nous n'avions pas aperçus débusquent d'un jardin, font une décharge sur les Français ; ceux-ci ripostent et nous placent entre deux feux, de sorte que nous nous sauvâmes tous en poussant des cris de miséricorde et poursuivis par les chasseurs de Loudun lesquels se contentèrent de dévaliser quelques femmes de leurs bijoux.

L'établissement de la République divisa les habitants en deux parties, les Républicains et les Aristocrates (ces derniers étaient ceux qui voulaient l'ancien régime), ces partis étaient tellement acharnés l'un contre l'autre qu'ils en venaient souvent aux mains.

Les Français ayant battu en retraite, le siège de Lille s'en suivit. La plupart des habitants furent pris en réquisition pour aider les Autrichiens à ouvrir la tranchée, mais la vigoureuse résistance que leur opposa les Lillois les obligea à lever le siège ; dans sa retraite, l'ennemi, furieux de son échec, incendiait à droite et à gauche sur son passage ; quelques chasseurs tyroliens isolés ayant voulu mettre le feu à la maison, ma mère éprouva un tel saisissement qu'elle en mourut quelques jours après, et comme il n'y avait plus de prêtre son corps n'entra point dans l'Eglise.

Nous étions alors sous le régime de la Terreur, les Républicains avaient établi partout des comités qu'ils appelaient du salut public. Ces comités étaient composés des Républicains les plus fougueux qui avaient mission de dénoncer les Aristocrates, ainsi que ceux qui ne voulaient pas porter la cocarde tricolore⁵ ; le sexe féminin avait 7 cocardes d'ordonnance attachée à la coiffure.

Plusieurs partisans de l'Aristocratie ayant été dénoncés et arrêtés, un grand nombre d'honnêtes gens afin d'éviter le même désagrément s'empressèrent d'émigrer⁶. Un décret sortit presque aussitôt que tous les biens d'émigrés appartenaient à la République et on vendit tous leurs biens au profit du Gouvernement⁷, ainsi que le couvent des Religieuses, les maisons de messieurs les Vicaires; les conseillers municipaux installèrent mon père dans celle de monsieur le Curé seul moyen qui fut préserver d'être soumise au décret⁸.

Les églises étant fermées ou plutôt transformées en temples où figurait la Déesse Raison, on ne célébrait plus par conséquent le saint Sacrifice de la Messe, plus de confessions entendues ni de communions reçues. Excepté dans quelques maisons qu'aux dépens de leur vie les charitables et dévoués habitants cachaient quelques ministres du Seigneur échappés comme par hasard à la persécution et remplissaient secrètement les devoirs sacrés du Sacerdoce.

La désorganisation était générale, elle existait dans l'instruction au point qu'on défendait aux instituteurs d'enseigner la doctrine chrétienne et de se servir de livres de piété sous peine de révocation, qu'on ordonnait de remplacer par la connaissance des Droits de l'homme devenus *citoyen*. Ce bouleversement général fut cause que mon instruction fut un peu négligée ; je m'adonnai à la lecture, souvent d'histoires guerrières, et cet aliment auquel se joignirent les circonstances de l'époque ne contribua pas peu à me faire embrasser par suite l'état militaire.

Désirant me faire apprendre le flamand mon père me conduisit en Belgique chez un cultivateur de ses amis ; j'y restai vingt-sept mois.

Reprenant alors mes lectures guerrières, nourrissant mon esprit de batailles et de faits d'armes, le goût d'être soldat augmentait en moi de jour en jour ; enfin rien ne fut plus capable de me retenir et je me crus au comble du bonheur quand je déclarai mes intentions à mon père il m'accorda la permission de m'engager ; jamais je n'ai oublié les dernières paroles qu'il m'adressa et qui furent longtemps cause que je ne pouvais me résoudre à accepter aucun grade : « surtout rappelle-toi qu'il est plus facile d'obéir que de bien commander, et comporte-toi toujours en homme d'honneur. »

Ce fut mon guide. Muni du consentement de mon père je me rendis tout joyeux chez le sergent Mangé en recrutement à Tourcoing qui me présenta à Monsieur Orléac son lieutenant en

recrutement à Lille, mais n'ayant pas tout à fait la taille requise je ne fus point reçu et jamais affront ne me fut plus sensible.

Je ne me décourageai cependant point et afin d'éviter un semblable déboire lorsque je me représentai une seconde fois, j'eus l'heureuse inspiration de mettre des jeux de cartes dans mes bas sous la plante des pieds ; j'effectuai ma pensée, on me toisa sans y faire attention, ce stratagème me donna la taille et je fus reçu sous la condition de figurer comme remplaçant et dans le cas où j'aurais été accepté du colonel on m'aurait outre ma masse donné cent francs. C'était peu, m'importe, tout cela m'était indifférent après que je pouvais être soldat, j'étais entièrement satisfait.

On me délivra une feuille de route pour Valenciennes où j'allai rejoindre le 19^e de Ligne.

N'étant âgé que de dix-sept ans et quelques mois, très mince d'apparence surtout à cause que j'avais une petite figure, je craignais de ne pas être reçu (comme la mort) ; ma peur redoubla lorsque après m'être présenté à Monsieur Manset colonel du régiment je l'entendis dire à un officier : « c'est trop faible pour faire la guerre ; Monsieur Orléac ne m'en fait pas d'autre, qu'on le conduise de suite chez le chirurgien-major. » Celui-ci après m'avoir fait tousser, cracher et visiter partout, dit : « quoique petit il est membré, il a la poitrine bonne et est propre au service militaire ». Je m'imagine qu'il y avait connivence entre le chirurgien et le lieutenant aussi cela me fit une pinte de bon sang, et je me crus sauvé pour toujours.

Mon entrée au service 22 Germinal an XI

Arrivé à Valenciennes, on me conduisit chez le Quartier Maître lequel m'envoya dans la 5^{ème} Compagnie du Second Bataillon, et le surlendemain Monsieur Orléac m'apporta lui-même conformément à sa promesse les cents francs qu'il s'était engagé à me donner. Je lui en ai remis trente qu'il a bien voulu faire parvenir à mon Père par l'entremise du Sieur Baudine, garde-champêtre à Wattrelos. Il me semblait que j'avais bien assez de soixante dix francs pour faire connaissance avec mes camarades et m'acheter des livres.

Le 19^e de ligne avait fait partie de l'expédition d'Egypte et sortait de l'Isle de Malte où il fut fait prisonnier de guerre par les Anglais. Ce régiment avait tellement souffert qu'il ne comptait plus que sept ou huit hommes pour compagnie, on le complétait avec des conscrits du Département du Nord de sorte que nous étions tous du même pays. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que le soldat était volé par tous ceux qui maniait son argent. Les anciens mêmes avaient beaucoup à réclamer sur leur arriéré, et tous les jours on nous trichait sur notre habillement.

Revue de Napoléon Premier Consul

La France commençait à respirer et à se rétablir un peu de cette terrible secousse que la Révolution lui avait causée : aussi voyait-elle dans le Premier Consul son libérateur. Il fit ouvrir les églises, rappela les prêtres disséminés par la persécution, rétablit le service des cultes à la grande joie de la hiérarchie ecclésiastique et de la population. Quatre mois après mon arrivée au régiment le colonel reçut ordre d'envoyer notre bataillon à Lille afin d'être passé en revue par ce jeune héros, lequel fut magnifiquement fêté par les Lillois et moi j'admirai pour la première fois dans ce petit Corse le Grand Homme, l'idole de l'époque.

Il passa la troupe en revue sur le Champ de Mars et comme j'étais de garde à la porte de la citadelle en ce moment-là, mes collègues et moi montâmes sur les remparts afin de le voir mieux à notre aise, mais aussitôt qu'il eut dépassé la ligne il piqua des deux, et dans un clin d'œil le voilà dans la citadelle sans que nous eussions eu le temps de prendre les armes pour lui faire honneur.

Nous ne pouvions revenir de notre surprise de voir qu'il était aussi familier, causant, et questionnant le premier venu ; il remarqua que nous n'étions pas encore habillés depuis quatre mois que nous étions au régiment. Nous n'avions que vestes et culottes blanches. Il demanda à un soldat du 25^e de Ligne si le pain était bon, ce militaire ayant eu la présence d'esprit de lui en donner un morceau à goûter, reçut un louis pour graisser la marmite ; il ordonna aussi de nous faire distribuer une bouteille de vin par homme, il n'y eut point d'appel, de sorte que nous bombochâmes toute la nuit.

Le 19^e, comme je l'ai dit, ne comptait que très peu d'anciens soldats, encore une partie de ceux qui restaient se trouvaient incapables de pouvoir continuer leur service par suite des blessures qu'ils avaient reçues. On délivra des congés au plus grand nombre, de sorte qu'il ne resta au régiment que quelques retardataires recrutés à Nice en Provence pendant les quelques mois qu'il y séjourna, après le traité d'Amiens. Les Anglais n'ayant pas évacué l'île de Malte, ainsi que l'exigeait ce traité, le Premier Consul forma le dessein de faire une descente en Angleterre ; il donna des ordres pour que tous les régiments formassent deux bataillons de guerre pour les envoyer dans les camps, dont les principaux étaient aux environs de Boulogne. Comme notre régiment n'était pas assez nombreux on n'en forma qu'un, et nous eûmes ordre de nous rendre au camp d'Ambleteuse à trois lieues de Boulogne où nous arrivâmes dans les premiers jours d'octobre.

Camp de Boulogne

En y arrivant on nous donna des tentes pour nous abriter, mais notre colonel voulant s'enrichir au détriment du pauvre soldat, ne fut pas honteux de nous laisser passer l'hiver sans capotes, tandis que les autres en avaient et étaient très bien vêtus : cela fut cause qu'un grand nombre désertèrent pour aller se chauffer chez eux. Quant à moi volontaire, j'étais toujours gai et résolu, mes camarades m'appelaient *Vif-argent*.

Au retour du printemps (1804) nous nous nettoiyâmes. Nos fusils étaient devenus méconnaissables par la rouille, nous construisîmes ensuite des baraques qui devinrent de jolies habitations.

On nous exerça à l'exercice aux évolutions partielles par régiment, puis par brigade, ensuite on manœuvra, toute l'armée réunie. Le port d'Ambleteuse étant à peu près comblé par la force des marées montantes, on choisit tous les hommes capables de pouvoir supporter les fatigues du travail, et on nous fit creuser un nouveau port pendant les marées basses.

On établit des ateliers de roulage d'une vingtaine d'hommes, lesquels étaient dirigés par des piqueurs du Gouvernement ; dans chaque atelier il fallait un chef de roulage, mes camarades m'ayant désigné aux piqueurs pour être le leur, j'eus beau protester ces derniers m'installèrent en cette qualité. Je n'en eus point de regrets attendu que je ne devais point faire rouler la brouette et par surcroît mes appointements étaient beaucoup plus forts ; une seule chose me contrariait, c'était que pour ne pas encourir l'inimitié des autres chefs de roulage il aurait fallu que je volasse tout à la fois mes camarades et le Gouvernement.

Les travaux étaient forts rudes, on travaillait très souvent la nuit, par le mauvais temps ; chaque basse marée trois coups de baguette nous appelait à l'œuvre n'importe quelle heure il était et toujours à recommencer de même après six ou sept heures d'intervalle. L'air de la mer était vif et frais, nous primes l'habitude de boire un coup d'eau-de-vie avant de nous mettre à l'eau.

Nous eûmes un jour une petite émeute, quelques mauvais sujets s'étant mis dans la tête que le soldat n'était pas fait pour travailler se mirent à propager leur idée dans tous les ateliers, et crièrent *On ne travaillera pas*. Ce cri répété avec force par la majorité fit quitter le travail d'une partie des ouvriers, le général Legrand commandant la division qu'on alla prévenir de ce qui se passait arriva avec son aide de camp et quelques chasseurs : les plus mutins excités par les meneurs se mettent aussi à crier *On ne travaillera pas !* De suite le général donne ordre à sa suite d'arrêter à l'instant et de conduire dans le fort tous les criards, ce qui fut exécuté et tout rentra dans l'ordre, une partie de ceux qui furent arrêtés restèrent un mois au cachot puis ils travaillèrent comme les autres.

Tous les camps des environs de Boulogne contenaient à peu près cent mille hommes ; il y avait en outre une nombreuse flottille dans le port composée en partie de bateaux plats sur lesquels nous embarquions par tour de rôle et par détachement de quarante hommes.

Nous construisîmes une jolie baraque pour Napoléon, il l'habitait chaque fois qu'il se rendait au camp pour nous y faire manœuvrer et après la moisson presque toute l'armée se rendait à Saint-Omer pour représenter toutes les grandes batailles. Aussi, jamais on n'avait vu de troupe aussi bien tenue ni mieux disciplinée.

Distribution des premières croix de la Légion d'honneur

Dans les premiers temps de la République la valeur de nos guerriers avait été récompensée soit avec des fusils soit avec des sabres d'honneur. Arrivé au pouvoir, pour se faire un grand nombre de créatures en éclatant davantage le mérite, Napoléon établit la Légion d'honneur ; de sorte que tous ceux qui avaient déjà mérité⁹ des Récompenses Nationales furent notés les premiers pour être décorés ; puis on en nota un grand nombre dans chaque régiment parmi ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure aptitude.

Nous étions au moins 100 000 hommes sous les armes le jour qu'on fit cette première distribution de croix à l'armée, elle eut lieu avec une brillante solennité au camp de droite, sous un pavillon dressé à cet effet, à côté duquel et en avant de la troupe se trouvaient réunis tous les tambours de l'armée.

A l'arrivée de l'Empereur le bruit des tambours nous rendit sourds, on vit à l'instant tous les soldats mettre leurs chakos au bout de leur baïonnette et crier à diverses reprises Vive l'Empereur ! Vive Napoléon !

Le temps étant très beau nos bateaux en profitèrent pour prendre part à cette jolie fête et mêler leur enthousiasme au nôtre. Deux lieues plus loin en mer était la flottille anglaise forte d'une trentaine de voiles dont une dizaine étaient d'assez gros vaisseaux pouvant à loisir juger de l'amour des soldats français pour le vainqueur de Marengo.

Mon embarquement

Mon tour d'embarquer étant arrivé je fus désigné pour mettre le pied dans un bateau venant du Havre portant le N° 143. Nous eûmes beaucoup de peine à nous accoutumer à la nourriture des marins ; les petites fèves, l'huile, le biscuit et la viande salée n'étaient pas encore de notre goût.

Napoléon qui s'occupait de tout ne fut pas longtemps sans nous rendre visite, elle nous fut annoncée de bon matin par un branle-bas général afin qu'il put visiter plus facilement le bateau de fond en comble. Les bateaux étant amarrés les uns aux autres, on construisit un pont avec des planches correspondant du premier au dernier.

Ce jour-là fut encore un jour de fête pour la troupe laquelle accueillit son Empereur avec une grande démonstration de joie ; tout le monde était absolument dans l'ivresse : l'air aisé et familial qu'il mettait à questionner les marins et la garnison lui acquit l'estime générale.

Quelques jours après nous reçûmes l'ordre d'un nouveau branle-bas, puis on sortit du port : nous nous attendions à faire voile pour l'Angleterre (qui était pour lors notre terre promise) mais point du tout, nous nous embossâmes dans la rade et par précaution tout à fait sous les forts de la côte, car nous avions en perspective l'escadre anglaise qui sans doute avait eu connaissance de nos desseins, était prête à nous donner la chasse, ce qui arriva le troisième jour au moment que la mer était devenue houleuse et que nous pouvions à peine maintenir une de leurs frégates et quelques bricks vinrent nous attaquer. Vu le mauvais temps nous ne pûmes nullement riposter car nos bateaux étaient à chaque instant menacés d'être engloutis par les flots.

Ce fut alors que la plupart des soldats qui n'étaient pas encore habitués au balancement de la mer vomirent presque tripes et boyaux et c'est ce qu'on appelle compter ses chemises ou mal de mer.

Notre perte fut assez grande, une partie de nos bateaux pour éviter d'être pris se laissa aller à la côte, le nôtre fit voile pour Etaples toujours poursuivi par un brick ennemi qui ne put cependant nous capturer : nous fûmes très contents d'en être quitte à si bon compte, car nous aurions préféré mourir que de tomber entre les mains des Anglais.

Nous n'étions pas encore trop en sûreté à Etaples qui est un très petit port à cinq lieues de Boulogne, ce ne fut qu'en côtoyant la côte que nous parvînmes à échapper en y revenant. Alors notre temps étant écoulé ce fut avec beaucoup de plaisir que nous cédâmes nos bateaux à ceux qui vinrent nous remplacer, car nous avions plus d'agrément au camp et en général le soldat préfère le plancher des vaches à celui d'un bateau ; à part les manœuvres quand le port fut achevé nous n'avions rien de sérieux à faire : nous employions notre temps soit à faire des armes, soit à jouer. Un jour que j'étais de garde on me posa à minuit en faction au Drapeau ; le caporal étant pris de boisson oublia de me relever de sorte que j'y étais encore à six heures du matin, j'aurais pu le faire démolir en faisant mon rapport ; je n'en fis rien, cela ne m'aurait pas avancé.

Ayant attrapé la gale on m'envoya à l'hôpital à Boulogne, mais voyant qu'elle était par trop invétérée le chirurgien-major m'envoya à Ardres petite ville à cinq lieues de Saint-Omer. Le nombre de galeux était très grand, il y avait une société bien organisée, les arrivants étaient reçus avec cérémonie, on ne s'y ennuyait pas du tout ; après quelques jours de résidence je fus nommé secrétaire de la société. Ma besogne était de délivrer aux sortants des congés que nous appelions *Congés de l'armée galante*, j'y restai jusqu'à pleine guérison.

Le commandant Bailly dit Dur à Cuire.

Nous avions pour commandant un ancien soldat dont l'extrême sévérité lui avait fait donner le surnom de *Dur à Cuire* ; c'est par ce nom qu'il était avantageusement connu de toute l'armée, étant sobre, adroit, hardi, sévère, mais surtout extrêmement juste ; il savait se faire craindre et aimer. Il eut beau réclamer pour nous faire obtenir des capotes, notre colonel eut la dureté de nous faire passer l'hiver sans en avoir, tandis que les autres régiments en étaient pourvus ; cela fut cause qu'un grand nombre de nos soldats désertèrent. Le printemps étant revenu on nous fit faire des baraques en gazons, et notre *Dur à Cuire* montrant l'exemple du travail était toujours le premier et le dernier, il ne cessait de répéter en parcourant la ligne des baraques qu'un bon soldat doit être tout yeux, tout oreilles, et ne doit jamais cesser de travailler : « Courage mes enfants, nous disait-il, il faut que chacun porte sa croix, moi le premier je porte la mienne, ma vieille mère n'a que moi pour soutien et chaque trimestre je lui envoie une partie de ma solde pour qu'elle puisse subsister. ».

On l'entendait souvent dire avec ironie en en parlant des soldats du Nord : « Ah ! Messieurs les Anglais si la mer était de genièvre que vous auriez dur à souffrir car je la ferais avaler par mes Flamands et nous irions à pied sec chez vous. »

Il ne tarda pas à se faire remarquer par l'Empereur qui voyait en lui de grandes connaissances concernant les évolutions militaires.

Malheureusement et je ne sais pour quel sujet le colonel lui avait adjoint plusieurs officiers peu expérimentés, incapables de discerner leur droite d'avec leur gauche, tel était particulièrement Monsieur Régis Manset, frère du colonel, et capitaine de la 8^e compagnie, lequel encourut plusieurs fois les arrêts pour son peu d'aptitude.

Un mouvement mal exécuté mettait notre *Dur à Cuire* dans une telle colère qu'étant emporté par la vivacité de son naturel il leur disait : « Messieurs les Officiers vous êtes des ânes ; et des ânes à grandes oreilles ! mais quant aux soldats (nous montrant) je les ferai manœuvrer dans une assiette. »

Les grandes manœuvres lui étaient tellement familières, que Napoléon voulant un jour faire déployer les colonnes serrées en masse pour un changement de direction, de sorte que ce mouvement ne pouvait être exécuté sans mettre la moitié du bataillon dans la mer ce que l'Empereur ni les généraux vu la force de l'armée n'avaient pas aperçu, lorsque le commandement parvint à notre *Dur à Cuire*, après s'être redressé et avoir parcouru des yeux toute l'étendue que nous devons parcourir, il nous fit porter les armes, et il commanda : « Fixe ! immobile surtout ! Mes enfants le général s'est trompé. » Alors arrivent au grand galop plusieurs aides de camp pour s'informer si le commandant n'a pas été entendu : « Messieurs dit le commandant, je n'aime pas de mettre ma queue à l'eau, et je viens de faire ce qui se fait ordinairement : commander l'immobilité lorsqu'un chef se trompe ou feint de se tromper pour fixer l'attention de la troupe. J'espère que Sa Majesté voudra bien essayer notre dévouement dans une meilleure occasion. »

L'Empereur ayant donné un coup d'œil sur le terrain, et reconnaissant l'adresse du commandant ne manqua pas de le combler d'éloges à la tête de l'armée, au grand désappointement de tous les aides de camp qui s'attendaient à le voir aux arrêts pour une quinzaine de jours.

Départ du camp de Boulogne. Blocus d'Hamelu.

La vie monotone que nous menions au camp commençait à nous ennuyer extrêmement, l'ordre de le quitter nous causa une joie inexprimable surtout en apprenant que nous allions dans le Hanovre.

Nous séjournâmes à Lille, tous les hommes du bataillon auraient été volontiers chez eux, notre commandant craignant d'être trop importuné fit dire aux chefs des compagnies qu'il n'accorderait aucune permission ; cela n'empêcha point les 7/8^e des soldats de se rendre chez leurs parents, aussi le surlendemain lorsqu'on se disposait à faire l'appel pour se rendre à Tournay, le commandant voyant qu'il n'avait plus qu'une poignée de monde, haussa les épaules, remis son épée dans le fourreau et fit signe à l'officier de nous faire partir sans bruit.

Nous eûmes un autre séjour à Bruxelles, et chose extraordinaire tous les manquants étaient arrivés, notre *Dur à Cuire* se dérida et en félicita même les soldats par un ordre du jour.

De Bruxelles nous allâmes à Louvain - Saint-Trond - Maëstricht, puis nous séjournâmes à Aix-la-Chapelle, à Muitz : quelques jours après nous passâmes le Rhin à Keiserwerth, d'où nous nous dirigeâmes sur le Hanovre en passant par Munster et Osnabrück, on nous cantonna à Diepholtz et Stalzenau.

Les bons Hanovriens nous eurent bientôt fait oublier le camp de Boulogne, bien nourris, bien logés, bien vus des habitants ; si cette vie molle aurait duré longtemps nous serions devenus impropres au service militaire.

De là, nous nous rendîmes dans la ville de Hanovre qui est très belle, et la capitale du royaume du même nom ; nous y fûmes encore mieux, et pour ma part je ne crois pas que les officiers sont mieux en France que j'étais dans mon logement.

Le maréchal Bernadotte gouvernait tout le pays avec une telle douceur qu'il se faisait admirer et chérir de tous les habitants, à nous très souvent il nous accordait une gratification. Dans le courant de septembre (1805) notre bataillon fut envoyé à Lunebourg ville assez considérable à sept lieues de Hambourg. A cette époque l'argent de l'Angleterre ayant déterminé la Russie et l'Autriche à nous déclarer la guerre et sachant que les Russes approchaient le maréchal partit ainsi que les autres régiments pour la campagne d'Austerlitz, laissant le royaume de Hanovre à la garde de notre régiment, et nous eûmes mission de faire rentrer toutes les munitions qui s'y trouvaient.

Les Russes étant débarqués au nombre de vingt-sept bataillons, nous nous retirâmes en toute hâte dans la forteresse d'Hamelu : cette ville est défendue d'un côté par trois fameux forts, de l'autre par le Weser, on lâcha les écluses et toute la plaine à trois quarts de lieue de la ville fut inondée, ensuite on abattit toutes les maisons des faubourgs, afin d'empêcher l'ennemi de pouvoir s'y abriter et on chassa impitoyablement tous les habitants qui ne purent montrer des vivres pour six mois.

L'hiver fut extrêmement rude et pour éviter que l'ennemi ne nous surprenne par la glace, on forma une compagnie de pontonniers, dont la besogne était de faire, trois fois le jour, le tour des glaces dans des barques.

Le service était pénible car nous ne pouvions nous reposer qu'une nuit sur trois, ensuite par précaution on nous retrancha un tiers de notre ration, il est vrai de dire que personne ne pouvait prévoir l'issue de cette guerre.

La disette fut telle qu'on fit la chasse aux animaux tels que chiens, chats, rats, souris, etc., pour les tuer et manger.

Tandis que nous éprouvions toute espèce de privation dans cette forteresse, Napoléon avait fondu avec la rapidité de l'éclair sur l'Allemagne, et après avoir remporté victoires sur victoires il avait porté le dernier coup à ses ennemis à Austerlitz. Nous ne tardâmes pas à voir arriver le général Mouton que nous avions vu colonel du 3^e régiment de Ligne à Ambleteuse qui fut depuis maréchal. Après nous avoir comblé d'éloges de la part de l'Empereur pour notre conduite il nous annonça que désormais nous recevions la ration complète. Et une partie du régiment fut cantonné dans les villages adjacents. Quelques mois après il y eut des arrangements de faits avec le roi de Prusse, pour lui remettre le pays, et ses Commissaires arrivèrent pour prendre note des vivres et effets renfermés dans les magasins. Je fus alors témoin d'une horrible catastrophe. Un jour que nous relevions une garde dans le fort où on était occupé de transvaser l'eau-de-vie pour la mesurer, les hommes qui composaient cette garde en avait absorbé¹⁰ une si grande quantité qu'il y en avait à peu près la moitié qui étaient morts ivres ; j'en ai vu expirer trois au milieu des angoisses et des convulsions terribles ; leurs cadavres devinrent aussi noirs que le charbon.

Départ de Hanovre. Notre arrivée en Hollande.

Des troupes prussiennes vinrent nous remplacer, et nous leur remîmes tous nos ustensiles de cuisine.

On nous dirigea vers la Hollande passant par Bentheim, Diventer, Saint-Loo, Amersfort, Maarven, et après avoir traversé la fameuse ville d'Amsterdam l'arme au bras nous allâmes tenir garnison à Haarlem.

La Hollande est un pays très propre mais l'air est malsain, aussi une grande partie des soldats tombèrent malades, moi-même j'eus une fluxion. Le chirurgien du bataillon, que je devrais plutôt appeler le bourreau, me donna des coups de lancette et me massacra toute la figure ; puis ce charlatan ayant voulu m'arracher une dent la manqua et cassa son instrument, du coup ma figure s'enfla aussitôt d'une telle force que je devins borgne, et c'était avec peine que je pouvais m'incorporer de la panade, j'avais la mâchoire tellement démontée que je fus obligé d'entrer à l'Hôpital de Breda ; j'y restai quarante-cinq jours et pendant ce laps de temps, le régiment fit demi-tour pour retourner au camp de Boulogne.

On me délivra une feuille de route et je voyageai à l'aise avec trois sous¹¹ qu'on me donnait par lieue. Je fis une halte de deux jours à Tourcoing mon pays natal, et six jours après je rejoignis le régiment au camp de droite.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle finit par se rompre¹² dit le proverbe. Notre colonel qui nous avait tant volé ayant enfin été dénoncé, Napoléon envoya des inspecteurs extraordinaires qui reconnurent la vérité, la gendarmerie s'empara du colonel et je ne sais ce qu'il est devenu, plusieurs personnes m'ont dit qu'il avait été condamné à vingt ans de réclusion.

J'attrapai encore une fois la gale, car j'avais déjà été obligé d'entrer à l'hôpital de Nienbourg pour me guérir de celle du camp de Boulogne et cette fois j'entrai à l'hôpital des Sœurs de Boulogne. Le chirurgien m'arracha la dent que notre charlatan avait manquée, puis ayant reconnu que ma gale était par trop invétérée il m'envoya à l'hôpital d'Ardres.

Comme j'avais déjà fait parti de la société des galeux je fus nommé vicaire de la salle en y arrivant ; peu de temps après, le secrétaire étant sorti je le remplaçai dans ses fonctions. Ce nouvel emploi me procura l'occasion d'écrire, car dans un autre temps je n'y pensais point, la lecture absorbait tous mes loisirs, tandis qu'ici je me trouvais très souvent obligé de le faire pour les congés des sortants et afin de tenir les régistres en bon ordre.

Ce fut vers cette époque que l'Empereur voulant punir le roi de Prusse de la conduite équivoque qu'il avait tenue pendant la campagne d'Austerlitz lui déclara la guerre, et les premiers bataillons partirent pour la Prusse ; j'eus beau demander la permission de les rejoindre je ne pus l'obtenir à cause que je n'étais pas encore parfaitement guéri et quand je retournai au camp il était trop tard, il n'y avait plus que quelques hommes au dépôt.

Déjà à diverses reprises¹³ on m'avait offert le grade de caporal mais les dernières paroles de mon père gravées dans ma mémoire me revenaient à l'esprit et je refusai honnêtement. Alors on en nommait un autre. Mais cette fois les hommes manquaient, et on me donna à choisir entre un mois de cachot et les galons ; la prison me faisait peur, surtout à cause que je n'avais pas encore subi aucune punition, enfin j'eus la faiblesse, si c'en fut une d'accepter le grade ; si je l'avais refusé peut-être n'aurais-je pas été aussi malheureux que je le fus par la suite ? car deux mois plus tard on me désigna avec d'autres pour faire parti du contingent du cadre de la 1^{re} Légion de réserve de l'Intérieur que l'on formait à Lille.

L'idée principale de l'Empereur Napoléon en instituant les Légions était de maintenir intact le nombre de régiments existants, et il croyait que quelques régiments provisoires auxquels il avait l'intention d'y joindre les Légions auraient pu suffire à l'envahissement du royaume d'Espagne, mais il comptait seul, et la suite nous fit malheureusement voir combien il se trompait.

Cette fois je ne sais si j'avais un certain pressentiment que quelque funeste accident devait m'arriver, ce fut avec le plus grand regret que je quittai le camp, cependant mes collègues qui n'étaient pas désignés enviaient notre sort qu'ils regardaient comme un véritable bonheur.

Mon entrée dans la 1^{re} Légion

Je quittai le 19^e de Ligne le 5 mai (1807) et six jours après mes camarades et moi nous entrâmes dans la 1^{re} Légion.

Nous fûmes oisifs l'espace de quinze jours en attendant les conscrits. Nous eûmes pour colonel Monsieur Molard ex-gros major au 25^e de Ligne.

Quand le sénateur Colaud nous organisa, en me voyant il dit au capitaine que j'étais trop jeune pour instruire les conscrits, et qu'on devait me renvoyer au régiment, mais celui-ci qui me connaissait l'assura que je me tirerais bien d'affaires, il n'insista pas davantage.

Aussitôt que les recrues¹⁴ furent arrivés nous les instruisîmes à la hâte, et comme ils avaient le gousset assez bien fourni les caporaux avaient bon temps et se faisaient du beurre ; car la plupart d'entre eux n'étaient pas capables de s'incorporer le pain ni la viande qu'on leur distribuait, et je leur disais assez souvent : « Priez Dieu mes amis afin que cela puisse durer. » S'ils prièrent la suite nous fit réellement voir qu'ils ne furent point¹⁵ exaucés. Les recrues manquaient pour alimenter les régiments, l'Empereur ordonna que la classe de 1808 partirait en 1807 et ce fut avec ces jeunes gens que les Légions furent complétées. Nous n'eûmes plus de relâche pour le moment, nous allions à l'exercice deux fois par jour et une fois à la théorie.

La majeure partie de nos conscrits ne connaissait pas encore la position des soldats sans armes quand l'ordre arriva de nous rendre en Espagne. Nous partîmes vers la fin du mois d'octobre à marches forcées pour nous rendre à Bayonne où s'assembla cette armée de l'Ouest dont la plus grande partie périt misérablement. En arrivant à Bayonne nous fûmes cantonnés l'espace de trois semaines dans les villages du pays Basque ; puis on nous dirigea vers la frontière d'Espagne par Saint-Jean-de-luz.

Notre entrée en Espagne

Nous franchîmes la Bidassoa triste et bien petite rivière qui sert de limite entre la France et l'Espagne, puis nous passâmes à Irun, petite ville située dans la province de Biscaye ; les habitants sont très sales et rongés de vermine ; en traversant une rue des poux tombèrent des fenêtres de ceux qui nous regardaient passer, notre capitaine en avait plusieurs sur la capote il disait en plaisantant aux officiers : « Je suis déjà attaqué par les Espagnols. »

D'Irun nous allâmes à Vittoria où nous restâmes huit jours ; et après y avoir passé les fêtes de Noël au milieu de la neige nous entrâmes dans la province de la Vieille Castille par Aro, ensuite Burgos, et on nous fit passer l'hiver à Ariosequa.

Nous commençâmes à nous apercevoir que les Espagnols nous détestaient, une grande partie des Nobles avaient abandonnés leurs demeures ; un lieutenant du régiment et son domestique n'échappèrent à la mort qu'en sautant par la fenêtre de leur logement.

Vedel qui nous fut donné pour général de division nous réorganisa ; il forma une compagnie de voltigeurs par bataillon dont je fis parti, elle était composée de cent vingt hommes choisis.

Notre régiment formait une brigade avec le 3^e régiment Suisse et la brigade était commandée par le général Cassagne.

Vers la fin du mois de février (1808) nous fûmes envoyés à Ségovie, ville très jolie et renommée par la belle qualité de ses laines. On y remarque encore des ruines de monuments romains parmi lesquels un aqueduc long de plus de sept cents mètres.

Nous remarquâmes une grande rumeur de la part des habitants, fomentée par les jeunes cadets qui y étaient à l'École militaire, aussi nous nous attendions à recevoir quelques prunes avant d'y entrer ; mais non ! il paraît qu'ils en furent détournés par des agents envoyés exprès qui longèrent la colonne à diverses reprises pour connaître notre nombre et notre force. Ils virent bien que nous étions capables de faire un siège en règle s'ils nous résistaient.

Au bout de trois semaines nous allâmes à San Ildefonso puis à l'Escurial qui sont de magnifiques palais et résidences royales, nous entrâmes ensuite à Madrid qui est le chef-lieu de la Nouvelle Castille, et la capitale de toute l'Espagne ; on nous caserna à Carabanchel chétif village qui en est éloigné d'une demi-lieue vers le sud.

Je fus pris en réquisition pour travailler au magasin comme tailleur à cause que les ouvriers étaient rares ; j'eus beau dire que ce n'était pas ma profession, on m'avait vu coudre c'en était assez ; il valait mieux obéir que d'aller au cachot. Je cédaï.

Le mécontentement se manifestait toujours de plus en plus parmi le peuple ; il s'accrut surtout quand il apprit que Napoléon avait tendu un piège à ses princes et qu'ils étaient prisonniers à Bayonne.

Quoique le prince Murat (qui était nommé vice-roi) prit beaucoup de mesures il ne put malgré son intrépidité calmer l'effervescence populaire ; le dimanche de Pâques, à effet de leur en imposer par le nombre, il fit réunir toute la troupe sur les promenades, nous passa en revue, et nous fit défiler devant lui ; mais il eut beau faire il ne put prévenir l'orage. Le peuple espagnol qui naturellement est fier et fanatique ne pouvait souffrir l'étalage du prince Murat, le 2 mai il prit les armes, fit main basse sur quelques Français, mais aussitôt la générale se fit entendre, nous qui avions couché le sac sur le dos nous fûmes de suite en présence ; les attaquer, les mitrailler, les mettre en déroute fut l'ouvrage d'un moment, et on fusilla tous ceux qu'on prit les armes à la main.

Le calme se rétablit ensuite pour le moment, mais l'esprit de révolte s'étant par la suite propagé par tout le pays, nous ne fûmes bientôt plus maîtres que du terrain que nous occupions ; fallait-il encore que nous fussions en force !

On nous envoya remplacer la 1^{re} division à Aranjuez. Cette ville est très jolie, on y remarque surtout un palais d'une architecture élégante qui fut habité par le fameux Manuel Godoï dit Prince de la Paix ; où il n'échappa à une mort certaine qu'en prenant la fuite à cause qu'il était soupçonné d'être d'intelligence avec Napoléon.

Il y avait encore des régiments d'infanterie espagnole avec lesquels nous fîmes pendant quelque temps conjointement le service de la place, puis ils partirent tout à coup dans la nuit pour aller rejoindre l'armée d'Andalousie qui s'organisait sous les ordres du général Castanos pour venir nous combattre.

Notre 1^{re} division en quittant Aranjuez se rendit à Tolède, d'où elle reçut l'ordre de se porter en avant, et nous de la remplacer. Cette ville bâtie sur un rocher qui s'élève au bord du Tage, est assez grande mais très mal bâtie, ses rues sont étroites, tortueuses, et mal pavées, et cependant on y remarque une superbe cathédrale bâtie par les Maures.

Il était prudent de nous tenir sur nos gardes, car il y avait des émissaires qui recrutaient à force d'argent. Un moine avec lequel j'étais un peu familier m'offrit cinq cents douros et le grade d'officier si je voulais prendre du service parmi les Espagnols.

Les habitants avaient formé le dessein de nous massacrer le jour du Saint-Sacrement dans les rues pendant que nous aurions assistés à la procession ; déjà toutes les maisons étaient encombrées de toute espèce de matériaux avec lesquels on devait nous assommer ; ils avaient aussi invités les paysans des villages voisins à se rendre ce jour-là en ville pour prendre part selon eux à cette brillante fête, qui ne l'aurait pas été trop belle pour nous.

Afin de déjouer leur dessein la procession fut ajournée.

D'autres régiments vinrent nous remplacer et nous, nous suivîmes la même route qu'avait prise la division Barbot, et nous croyions qu'elle marchait sur Cadix nous savions que le gouverneur de cette place était dans nos intérêts, et que le but de Napoléon était de s'en emparer ; mais ce plan ayant été découvert, le gouverneur et ses complices furent assassinés.

Cette division avait marché sur Cordoue qu'elle avait forcée et pillée, mais ayant été arrêtée dans ses opérations par l'armée espagnole, elle battit en retraite et pris position à Andujas sur le Mancanaris.

En arrivant à Madrid-Legos, nous fûmes saisis d'horreur en voyant les cruautés inouïes que les habitants avaient exercées sur les soldats laissés à l'hôpital par la 1^{re} division : avant d'y entrer, nous y trouvâmes des cadavres à moitié enterrés auxquels on avait coupé les poignets, le nez, ou les oreilles, d'autres étaient à demi brûlés ; nous en vîmes décapités et pendus par un

piéd ; d'autres enfin étaient mutilés d'une manière ou l'indécence se mêlait à la barbarie la plus infâme. A la vue d'un tel spectacle, les soldats voulaient tout mettre à feu et à sang ; afin d'éviter ce désastre¹⁶ notre général nous envoya camper à une demi-lieue de la ville.

Le colonel ayant besoin de mettre ses équipages en sûreté me choisit avec une vingtaine d'hommes de la compagnie, nous y restâmes jusqu'au jour ou nous déposâmes les armes.

De Madrid-Legos nous allâmes à Ciudad Real et un nouveau spectacle vint encore nous faire frémir ; la division Barbot y avait laissé deux cents hommes, les paysans les conduisaient sur la place afin de les y égorger ; la joie que notre arrivée causa à ces pauvres soldats est inexprimable, la peur d'être massacrés les avaient tous guéris et ils nous suivirent.

Le lendemain nous passâmes à Valde-penal à l'heure de midi, et quoique le fricot fut encore sur la table dans beaucoup de maisons, nous n'y trouvâmes pas un seul habitant, ils avaient tous pris la fuite à notre approche, emportant les vivres et tout ce qu'ils purent dans les montagnes de la Sierra-Morena, croyant de nous assaillir dans les gorges, où trois hommes peuvent à peine y passer de front ; en effet, ils nous attaquèrent le lendemain mais ils ne tinrent pas longtemps, on en prit quelques-uns qui passèrent par les armes.

Le lendemain nous entrâmes dans La Carolina, ville très jolie à peu de distance des gorges de la Sierra-Morena ; elle fut bâtie par une colonie d'Allemands ; contrairement à beaucoup de villes d'Espagne tout y est dans l'ordre et outre que les maisons sont bien bâties elles sont régulièrement alignées, le terrain est aussi bien cultivé et d'une fertilité étonnante ; on y parle très bien l'allemand et le français. Les habitants nous apprirent que nous n'étions qu'à huit lieues d'Andujas où étaient la I^{re} division et le général Dupont avec le trésor qu'il s'était emparé à Cordoue.

Le lendemain nous nous portâmes à Baylen où nous campâmes. C'est un chétif village traversé par la grand route, mais qui est devenu célèbre par la bataille de ce nom qui nous fût si funeste.

La communication avec la I^{re} division fut entièrement rétablie, nous en étions à quatre lieues.

Camp de Baylen : Affaires de Jaen.

La position de Baylen est assez bonne surtout à cause qu'on y trouve de l'eau dans des puits très profonds, servant aux habitants pour arroser leurs potagers.

Les vivres étaient extrêmement rares, il n'y avait aucun magasin, en peu de temps notre biscuit fut consommé et notre position devint très critique, car il était fort difficile même avec de l'argent de pouvoir obtenir quelque chose des Espagnols.

Un jour entre autres ayant pénétré à l'improviste dans une maison, je vis la maîtresse occupée à préparer de la pâte qu'elle se disposait à faire cuire sous la cendre, ce ne fut qu'à force de prières et d'instances réitérées qu'elle consentit enfin à m'en donner un morceau pour une pièce de cinq francs ; il pesait à peine une livre. L'argent n'a plus de valeur quand on a été deux jours sans manger !

Le général Vedel nous envoya à Jaen dans l'espoir que nous aurions pu obtenir des vivres pour toute la division : cette ville est située à six lieues en avant et sur la gauche de Baylen ; elle est bâtie sur la pente d'une montagne dont le faîte était couronné par un fort très bien armé ; pour y arriver nous fûmes obligés de traverser le Guadalquivir au gué.

Le général Cassagne nous commandait en chef, on lui avait adjoint un vieux commandant des marins de la Garde, c'était un homme de cœur et d'un si grand sang-froid qu'il valait à lui seul plus d'un bataillon ; ce fut lui qui dirigea tout, et sans son grand courage nous n'aurions jamais pu sortir d'un si mauvais pas.

Comme j'étais de garde aux équipages du colonel je ne pus prendre part au combat qui fut livré le premier jour, et j'aurais voulu pouvoir rejoindre la compagnie tant j'avais de la peine à

m'accoutumer aux lamentations de Mme Molard qui ne faisait que répéter : « pour Dieu ! Caporal, ne m'abandonnez point et tâchez de me donner des nouvelles du colonel. »

Nous marchâmes à travers champs jusqu'à ce que nous aperçûmes les Espagnols entrés grand nombre postés dans les vignes et sur un plateau qui domine la plaine ; ils y avaient fait placer de fausses batteries croyant de nous intimider.

Tandis que la colonne attaquait le plateau les voltigeurs débusquaient ceux qui étaient cachés dans les vignes ; tout le monde fit si bien son devoir qu'on les refoula dans le fort, que nous prîmes ensuite d'assaut.

Nous étions possesseur du fort et de la ville mais n'y ayant plus d'habitants nous ne pûmes obtenir aucun vivre, et ce fut en furetant dans les maisons que nous pûmes trouver de quoi subsister ; j'entrai dans une cave remplie de vin, j'en pris dans une cruche, et avec un jambon que j'avais trouvé dans une maison, j'allai trouver mes hommes ; n'ayant pas de pain nous mangeâmes le jambon en buvant un coup de vin, cela nous rendit un peu de force.

Le lendemain un corps d'une dizaine de mille hommes vint nous attaquer ; l'infanterie attaquait le fort tandis que la cavalerie nous assaillait dans la plaine ; cernés de toute part, la générale se fait entendre : dix minutes après l'acharnement était général, tout à coup, ils reprennent le fort, puis nous avons à faire d'un côté à l'infanterie qui descend en masse de la montagne, de l'autre par la cavalerie et nous sommes obligés d'abandonner la ville. Le général et notre colonel se croient perdus, le vieux commandant des marins ranime le courage de nos soldats, établit à la hâte des colonnes d'attaque, donne les positions, ordonne aux canonniers de battre en brèche sur le fort ; un obus y jette la confusion, aussitôt les voltigeurs montent à l'assaut et s'en emparent de nouveau, ils font un feu terrible sur la ville qui à l'instant est évacuée.

Dans la plaine pendant ce temps chaque peloton avait à faire à un bataillon ou à un escadron, et on ne perdait pas un pouce de terrain ; aussitôt qu'on entendit les cris de *Vive l'Empereur ! Vive Napoléon !* le fort est à nous, tous les soldats s'empressèrent de demander avec force : « La charge ! La charge ! » Le commandant saisit cet élan, ordonne qu'on les charge à la baïonnette et l'impétuosité de nos jeunes soldats était si forte qu'au premier choc tout fut renversé, et ils se sauvèrent comme des lièvres.

Mais ô fatalité ! des étincelles ayant mis le feu à la paille sur le plateau où les Espagnols avait cachés de la poudre, deux cents hommes qui le gardait furent tout à fait abîmés et défigurés à un tel point qu'il était impossible de les reconnaître.

L'ennemi ayant reçu de nouveaux renforts, renouvela son attaque le troisième jour avec une nouvelle vigueur, mais nous étions si bien disposés qu'il ne peut nous entamer : il se retira après de vaines tentatives non sans perte. Nos dragons, qui étaient allés faire le coup de sabre avec sa cavalerie, étant repoussés, se replièrent sur le corps de bataille, hachés et poursuivis ils se croyaient perdus quand plusieurs pelotons arrivèrent à leur secours et ayant obligé cette cavalerie de faire demi-tour, une partie se jeta sur les équipages, je fus obligé de me mettre en état de défense avec ma petite troupe, et empêcher que Mme Molard ne tombât entre leurs mains.

Il y en eut un entre autres que je démontai à quatre pas de la voiture. Ce fut alors que la dame du colonel redoubla ses lamentations. Je crus réellement qu'elle en serait restée folle : Ah ! quel triste meuble qu'une femme à la guerre !

Enfin après deux heures de combat, ou plutôt de carnage, ils évacuèrent le terrain et nous étions tellement harassés que nous n'eûmes guère envie de les poursuivre.

Nous ne pouvions remplir notre mission qui était d'avoir des vivres pour toute l'armée et déjà nous avions quatre cents hommes hors de combat.

Nous n'avions plus qu'un moyen à prendre c'était de nous retirer, chose pourtant bien difficile à exécuter puisque nous étions entourés de tous côtés sans espoir d'être secourus tandis qu'à chaque instant nous remarquions que l'ennemi recevait de nouveaux renforts.

On nous avertit que la retraite s'effectuerait dans la nuit ; en effet elle eut lieu à la sourdine ; ce qui nous affligea c'est que nous fûmes obligés d'abandonner nos malheureux

blessés faute de transport et sur lesquels les barbares Espagnols exercèrent les cruautés imaginables avant de les faire mourir.

Nous primes position à Monjibar derrière la rivière à deux lieues du camp, nous cédâmes notre position quatre jours après à une division du 3^e corps qui venait d'arriver, sous les ordres du général Gobert, afin de faciliter la retraite de notre corps d'armée.

Ce fut le 16 juillet (1808) que nous rejoignîmes dans la nuit la 1^{re} division à Andujar, ayant en face l'armée espagnole forte de 50 000 hommes : quant à nous y compris la 1^{re} division du 3^e corps nous étions à peu près 27 000.

Croyant que nous allions en venir aux mains, nous nous réjouîmes en voyant l'ennemi ; d'ailleurs, nous ne pouvions trouver notre salut que dans le gain d'une bataille, et dans la position où nous nous trouvions, c'était pour ainsi dire se déshonorer que de ne pas provoquer. Mais je ne sais quelle fatalité présida au conseil de nos chefs, les Français ordinairement si ardents pour marcher à l'ennemi virent leur courage s'anéantir par une retraite que les Espagnols prirent pour une fuite, et qui ne servit pas peu à rehausser le courage de leurs soldats dont une partie aurait passée dans nos rangs si nous les avions attaqués avec impétuosité. Du moins c'est ce que m'assurèrent quelques Suisses à la solde d'Espagne. Il y en avait six régiments qui aspiraient l'occasion de pouvoir faire demi-tour pour venir embrasser les Suisses leurs frères qui étaient avec nous, et dont Napoléon était adoré.

Nous avions à choisir entre deux partis, et périr pour périr, il fallait toujours préférer le plus honorable.

Marcher à l'ennemi, l'attaquer dans ses positions, qui auraient à coup sûr été enlevées par nos jeunes gens, qui ennuyés de souffrances et privations de toute espèce brûlaient du désir d'en venir à une affaire décisive, qui seule aurait pu assurer notre existence.

Le général Dupont à ce qu'on nous a rapporté avait ordre de se replier sur Madrid, il ne demandait sans doute pas mieux, car il pouvait espérer par là, de réussir à sauver tout l'or et l'argent qu'il s'était emparé à Cordoue.

Bataille de Baylen.

Le général Vedel commença le mouvement de retraite avec notre division, il avait reçu l'ordre d'attendre la 1^{re} division à Baylen, mais le général Dupont au lieu de suivre le mouvement indiqué donna contre ordre à sa division qui ne se mit en marche que dans la nuit du 18 au 19.

Après avoir resté six heures à Baylen et ne voyant point arriver la 1^{re} division, Vedel sans s'en inquiéter davantage nous fit partir et nous suivîmes la route de Guadarrama.

Nous n'eûmes pas plutôt abandonnée cette fameuse position, qu'une division espagnole attaqua la brigade du 3^e Corps, qui nous avait remplacée au gué de Monjibar, et le général qui la commandait ayant été tué, la position fut enlevée, et l'ennemi vint se placer à Baylen que nous avions quitté la veille.

Pendant que cela se passait, le général Dupont commençait sa retraite et afin de cacher son mouvement, il fit la faute de laisser subsister le pont d'Andujar; s'il l'eut détruit, Pinas, un des généraux de Castanos, n'aurait pu le poursuivre que faiblement, en passant la rivière au gué et sans artillerie. Il négligea aussi de faire sauter un autre pont sur L'Haramblar, qui sert de passage sur des ravins et des précipices effroyables ; l'ennemi profitant de toutes ces fautes, le général Dupont se trouva bientôt harcelé dans sa retraite mais il avait confiance de nous rejoindre à Baylen. Il avait prescrit l'ordre de marche suivant : l'avant-garde était composée d'un bataillon et demi de la 4^e légion, d'un escadron de chasseurs à cheval, et de deux pièces de quatre. Les autres troupes se mirent en marche une heure et demie après, savoir : deux bataillons de la 4^e légion, quatre pièces de canon, les équipages qui étaient très nombreux escortés par le 3^e bataillon du 4^e

régiment suisse ; enfin venait le corps d'armée composé de 2 régiments suisses, 2 bataillons de la 3^e légion, 2 bataillons de la garde de Paris, 2 régiments provisoires de chasseurs à cheval, 2 régiments de dragons et un escadron de cuirassiers.

Par cet ordre de marche ses troupes se trouvaient morcelées et uniquement destinées à servir d'avant-garde, d'escorte et d'arrière-garde au convoi des équipages.

Poursuivi à toute outrance et au lieu de nous trouver à Baylen, le général Dupont y trouva l'ennemi et fut obligé d'accepter le combat qui s'engagea le 19 à trois heures et demie du matin, par la brigade du général Chabert : Barbot général de division se plaça en vue du pont de L'Haramblar pour empêcher le général Castanos d'y pénétrer.

Mais le corps ennemi qui se trouvait à Baylen ayant sur celui de Dupont l'avantage du nombre le débordait, et cherchant à profiter de cet avantage une forte colonne se porta sur la droite à effet de tourner la division Barbot qui cependant repoussa cette tentative avec succès. Ce fut dans ce moment qu'elle tailla en pièces plusieurs bataillons ennemis auxquels elle enleva deux drapeaux ; une autre colonne ayant attaqué la gauche fut aussi repoussée avec perte.

Pendant ce temps un feu terrible d'artillerie régnait de part et d'autre mais celui de l'ennemi était absolument supérieur au nôtre, à cause qu'il possédait des pièces de 12 et que nous n'avions que des pièces de 8 à lui opposer.

Le général en chef pour ranimer le courage des soldats fit porter devant le front de la ligne, les drapeaux enlevés à l'ennemi. A cette vue la plus vive ardeur se manifesta parmi nos troupes, et les cris de Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! Vive la France ! partirent de tous les rangs. Profitant de cet enthousiasme le général Dupont commanda une attaque générale ; notre cavalerie enfonça plusieurs bataillons, mais les masses étaient trop fortes pour pouvoir faire une trouée ; les Espagnols étaient formés sur trois lignes, le combat recommença de pied ferme, Dupont espérant de réparer les fautes qu'il avait commises se battit en désespéré ; il tenta de nouveau mais inutilement ; l'action durait depuis longtemps, les soldats étaient épuisés se trouvant tout à la fois accablés par la chaleur excessive du climat et surtout par une soif dévorante.

Cependant Dupont voulut faire de nouveaux efforts. L'infanterie se forma en colonnes et l'artillerie redoubla son jeu, plusieurs bataillons ennemis furent enfoncés à l'instant : toutes les troupes firent admirablement leur devoir, et en particulier le beau bataillon des marins de la Garde, dont le champ de bataille était jonché de la moitié de ses braves soldats.

Pressé par le nombre et surtout par le corps ennemi laissé à Andujar qui avait déjà enfoncé l'arrière-garde, le général Dupont se vit forcé pour sauver le petit nombre de soldats qui lui restait de proposer une suspension d'armes.

Tandis que Dupont était ainsi tombé dans le piège que nous avons toujours cru que le général Vedel lui avait tendu, nous continuions notre retraite comme si nous avions été seuls au monde et nous étions déjà à Guadarrama lorsque nous entendîmes les premiers coups de canon. Le sang français ne peut se nier ; de suite les soldats se répandirent en invectives contre le général qui s'obstinait ainsi à laisser massacrer nos camarades ; et partout on entendait crier « A la trahison ! A la trahison ! A bas le traître ! A bas le lâche ! » A force d'instances il nous fait diriger sur Baylen, aussitôt l'air retentit de cris d'allégresse et d'en avant ! mêlés à ceux de Vive l'Empereur ! Vive la France ! mille fois répétés par ses enfants produisent un enthousiasme que rien ne peut arrêter. C'était voler plutôt que marcher ! Nous n'en étions plus qu'à deux lieues, et nous entendions au bruit du canon que le choc devait être terrible et quoique la plupart d'entre nous n'avaient rien pris de la journée, on désirait tous avec impatience d'être sur le champs de bataille ; mais fatal contretemps : un troupeau de chèvres rendu fugitif par le bruit du canon passe en face de la colonne, Vedel saisit cet occasion, arrête la marche et dit qu'on doit profiter des vivres que la Providence nous envoie ; le temps à beau être précieux, les deux heures qu'il nous fit perdre dans cet endroit contribua beaucoup au triomphe de l'ennemi sur le général Dupont.

Comme le feu semblait se ralentir, qu'aucun Français ne venait nous demander du secours, et que nous avions mauvaise augure concernant l'affaire, nous nous récriâmes encore contre Vedel qui à la fin nous fait partir. Nous arrivâmes aux avant-postes espagnols vers les cinq heures du soir, nous fîmes nos dispositions d'attaque, car nous n'avions plus de doute sur le sort réservé à la 1^{re} division.

Il m'est impossible cher lecteur de vous dépeindre la rumeur qui se fit alors entendre dans les rangs ; chaque soldat était bien décidé de vaincre ou mourir pour délivrer ses infortunés camarades.

Nous attaquâmes le général Redding avec beaucoup de vigueur, notre cavalerie ayant tournée sa droite, nous nous portâmes sur une chapelle appelée l'Hermitage, où nous faisons mettre bas les armes aux deux régiments espagnols qui défendaient cette position.

Cependant tout n'était point encore perdu, le brave général Poinot se battait à la tête de la 5^e légion avec un acharnement peu commun, et déjà nous avons l'avantage sur tous les points, tous les corps ennemis que nous avons en face étaient ébranlés, un feu de file bien nourri que nous exécutions avec sang-froid en avait mis beaucoup hors de combat. On criait « La charge ! La charge ! » mais ce fut en vain, nos chefs feignaient de ne pas entendre nos cris, nous étions lâchement livrés à l'ennemi malgré notre héroïque courage.

La 1^{re} division quoique cernée et sur le coup d'une suspension d'armes n'était point encore désarmée et nous avons pour ainsi dire la certitude de pouvoir la délivrer.

En se voyant attaqué avec autant d'impétuosité, et cerné à son tour, le général Redding employa la ruse et s'empressa d'envoyer deux de ses officiers en parlementaires et les trompettes se présentèrent devant les colonnes d'attaque, mais rien ne put arrêter le courage du soldat, et le feu continua encore longtemps. Vedel commande aux chefs des corps de le faire cesser, nous faisons le sourd et le feu continue ; il se présente alors lui-même devant chaque colonne, menace les chefs de corps de punition ; cette fois le feu cessa et parvenus à leur but les Espagnols cernèrent de plus près la 1^{re} division que nous aurions délivrée si le général Vedel nous aurait laissé agir. Voilà, cher lecteur, les faits de cette honteuse journée ; que dis-je honteuse ? elle ne doit l'être que pour les lâches qui y trahirent leurs devoirs, et qui sont indignes du nom Français.

Mais non ! pauvres soldats, nous n'étions que de faibles machines ne pouvant agir seules ! Pourquoi n'avions nous pas à notre tête des Lannes ? des Masséna ? des Ney ? des Cambronne, etc. Ou plutôt pourquoi y avons-nous un Vedel, un Dupont ?

On nous annonça qu'on venait de conclure un armistice. Poussé par les cris des soldats, le général Vedel fit semblant de renvoyer les parlementaires au général Redding, en leur disant que nous allions continuer le combat. Ils insistèrent sur la véracité de leurs rapports, sur l'existence de la trêve, et qu'il y avait deux officiers de la 1^{re} division auprès de leur général. Pour s'assurer de la vérité Vedel envoya avec eux son aide de camp Meunier ; on lui accorda un quart d'heure, mais après ce laps de temps ne le voyant pas revenir nous nous avançâmes pour renouveler le feu, qui fut si violent que tous les bataillons ennemis bronchaient, et tout présageait leur défaite. La plupart des soldats des deux régiments suisses-espagnols qui nous étaient opposés étaient au comble de la joie, et faisaient leurs dispositions pour venir nous joindre si Vedel n'eut de nouveau fait cesser le feu pour recevoir les ordres du général en chef que lui apportait un officier espagnol.

Si dès notre arrivée à Baylen le général eut voulu rompre la suspension qui jusqu'à ce moment-là ne le liait aucunement, vu qu'un terme n'avait été prescrit, parce que le général Redding ne voulait rien prendre sous sa responsabilité avant d'en avoir référé au général Castanos, il est presque certain qu'au lieu d'être leurs prisonniers, les Espagnols auraient été les nôtres.

Mais voyant avec quel acharnement nous les attaquions, les Espagnols prirent le parti de serrer de plus près la 1^{re} division et intimèrent sans doute au général en chef de donner connaissance à notre général que nous étions compris dans la capitulation et c'est cet ordre

exécrable que l'aide de camp Barbarin lui apportait. Aussitôt que nous en eûmes connaissance, je vous laisse à penser, cher lecteur, quelle rumeur éclata alors parmi nous !

Nous avions comme les bras cassés car nous nous croyions à la veille de cueillir de si beaux lauriers, qui auraient pu préserver la France de tant de sacrifices qu'elle fit par la suite et inutilement, de sorte que nous étions dans une telle stupeur qu'on aurait dit que nous étions tombés des nues !

Que de réflexions s'emparèrent et se présentèrent alors à notre esprit ! Nous voyions la partie perdue sans ressource et nous aurions volontiers tout sacrifié pour pouvoir la recommencer, ce n'était partout que vains murmures, et notre anxiété était à son comble.

Le 20 dans la nuit, pressé par les instances des officiers et soldats, Vedel fait proposer au général en chef de rompre la trêve, et de combiner mutuellement nos efforts en rattaquant l'ennemi. Notre jonction aurait peut-être encore pu se faire, car quant à nous nous étions toujours maîtres de nos mouvements, et nous avions l'espoir de pouvoir réussir ; dans tous les cas, nous ne pouvions qu'améliorer notre position.

Nous eûmes un instant l'espoir que ce plan serait adopté surtout qu'il entraînait dans les vues du général Privé qui déjà avait conseillé au général Dupont de sacrifier ses bagages, et de réunir toutes ses troupes en masse. Mais un aide de camp de Dupont vint apprendre à Vedel que son chef ne voulait plus courir les chances d'un nouveau combat ; il repoussait tout ce qu'il y avait de glorieux, quand même les résultats de nos efforts n'auraient pu être couronnés d'un plein succès ; il fit dire au général Vedel qu'il l'autorisait à effectuer sa retraite avec ordre de rendre aux Espagnols ce que nous leur avons pris, mais en même temps, il prescrivait verbalement d'en éluder autant que possible l'exécution. Quelques heures après survint un autre aide de camp qui nous enjoignit de tout rendre.

Ce fut alors que le soldat murmura hautement, et ne put s'empêcher de se répandre en invectives contre des généraux qui en le sacrifiant à leur avarice, et à leur cupidité, le dépouillaient encore de ses derniers trophées.

Les regardant comme les auteurs des maux incalculables qui étaient à la veille de pleuvoir sur nos têtes, nous ne pouvions que les détester.

Rien de plus difficile à dépeindre que l'anxiété où nous nous trouvions ; le feu venait de cesser par suite des menaces de Vedel, les officiers l'accablent de durs reproches, il veut objecter qu'il n'y a rien de sa faute, il feignit même de le prouver, en faisant allumer de grands feux de distance à autre, auprès desquels on plaça des sentinelles qui eurent ordre de faire beaucoup de bruit, afin de fixer sur ce point l'attention de l'ennemi. Le stratagème était bon et il avait tellement réussi que nous arrivâmes à *Sainte-Hélène*, le 21 à midi, où l'adjudant Thomas, le commandant des marins, et le colonel Baste apportaient à Vedel l'ordre signé du général Legendre, chef de l'état-major du général Dupont, d'arrêter sa marche, pour revenir à Baylen y déposer les armes. Car Dupont nous avait compris dans le traité qu'il venait de conclure avec les Espagnols.

Le général Vedel hésitait à s'y soumettre, quand le général Privé lui apporta un ordre pareil et signé du général en chef. Ces deux ordres nous parvinrent à peu près au même instant, ils devaient avoir été écrits le 21 de grand matin ; ils annonçaient la conclusion d'un traité signé, et cependant la capitulation n'était datée que du 22.

Notre marche avait été rapide et s'était exécutée dans le plus grand ordre ; nous nous trouvions hors d'atteinte de l'ennemi, quelle ne fut pas notre indignation à la réception d'un tel ordre ? Le mot honteux de capitulation ayant circulé de bouche en bouche, l'exaspération fut bientôt à son comble. Eh quoi ! disions-nous ?, nous irions déposer les armes devant un ennemi que nous avons vaincu, lorsque nous en sommes éloignés de plusieurs lieues et que nous sommes maîtres d'effectuer notre retraite : Non ! Non ! pas une telle bassesse ! il n'en sera pas ainsi ! Dans ce moment d'irritation il fut question de conduire bon gré, mal gré, Vedel à Madrid. Afin de nous faire revenir de notre sage et honorable détermination, on nous fit envisager les avantages de cette capitulation, qui stipulait que nous devions être conduits directement à Cadix et de là

transportés en France, que d'ailleurs, vu les souffrances et privations que nous avons essuyées depuis trois mois, les trois quarts d'entre nous étaient si exténués, qu'il devenait presque impossible de pouvoir regagner Madrid à cause que les montagnes de la Sierra Morena où nous devons passer étaient au pouvoir des Espagnols, enfin que cette capitulation n'avait rien d'humiliant et que si nous ne voulions pas nous y soumettre, la 1^{re} division serait impitoyablement passée au fil de l'épée.

Le sentiment de l'humanité prévalut sur celui de la subordination, mais en consentant de faire vivre nos infortunés frères, un grand nombre de braves brisèrent leurs armes au milieu de la consternation générale.

Le sacrifice avait été résolu, il ne nous restait plus qu'à boire le calice jusqu'à la lie !

Voilà, lecteur, de la manière dont mon avenir fut brisé à l'âge de 23 ans ; la plupart de nos soldats n'en avaient que 21 et quelques mois.

Réflexions sur la bataille de Baylen.

On pourrait demander comment une armée française composée de 27 000 hommes s'est rendue aussi facilement que celle de Baylen. C'est la question que doit m'adresser celui qui n'est point au courant des opérations militaires. En voici le sujet :

Le général Dupont, qui commandait en chef le corps d'armée, s'était emparé à Cordoue d'un trésor considérable, il voulait en être l'unique possesseur, tandis que les autres généraux et particulièrement Vedel voulait en avoir leur part, de là vint la désunion.

Le général Dupont voulait conserver son trésor et battre en retraite, ce trésor était lourd, et ne pouvait être traîné que lentement ; il fit partir notre division trop tôt, ou plutôt il partit trop tard, mais il ordonna au général Vedel de l'attendre à Baylen, puis il donna contre ordre.

Vedel se voit frustré de sa part du butin, peut-être a-t-il voulu faire une niche à Dupont ? en ne volant pas promptement à son secours ; si telle fut sa coupable pensée, il n'en fut pas moins puni que toute l'armée car il en perdit la raison.

Les Espagnols ayant appris que nous avions quitté la fameuse position de Baylen et qu'il n'y a qu'une brigade à Monjibar y portent une partie de leurs troupes, forcent ce poste, et se portent aussitôt à Baylen, qui est la seule position convenable des environs.

Pour ce coup terrible que l'ennemi nous a porté, nous sommes désunis. Dupont se trouve cerné et se constitue prisonnier de guerre. Quant à nous, nous étions libres, et il est certain que si, au lieu de revenir à Baylen pour vouloir délivrer Dupont, nous aurions continué notre retraite jusqu'au-delà des gorges, nous ne serions pas tombés au pouvoir des Espagnols.

Tout me porte à croire que Vedel voulait tendre un piège à Dupont, puisque ce fut malgré lui que nous avons volé au secours de la 1^{re} division que nous aurions encore délivrée s'il aurait voulu s'employer et faire son devoir, comme il l'aurait dû faire ; mais alors il fallait prendre l'offensive, et n'écouter que notre courage ; mais il n'en fit rien ! Il craignit d'assumer une trop grande responsabilité sur sa tête.

Donc, l'intérêt particulier de Dupont l'emporta, et fut la cause principale de la non réussite de la domination française qu'on voulait établir en Espagne.

On nous désarme ; on viole la capitulation.

Pour remplir la première condition que nous dictait un ennemi qui ne nous avait pas vaincus, et que, dans le moment où nous nous rendîmes à lui était prêt de se livrer à nous, nous marchâmes sur Baylen, plus morts que vifs, et nous y déposâmes honteusement les armes, devant une armée forte à peu près de 50 000 hommes dont un tiers n'était que des paysans mal disciplinés, que nous aurions écrasés cent¹⁷ fois, si nous avions été bien commandés.

Nous commençâmes un ordre de route semblable à un vil troupeau à la merci de lâches assassins. Le peuple espagnol extrêmement fier et vain eut tout lieu de se réjouir, et à sa joie qui tenait du délire, succéda bientôt la plus lâche cruauté et la barbarie la plus noire.

Nous fûmes assaillis sur tout notre passage par les injures les plus dégoûtantes, par les huées de la populace, toutes les insultes nous furent prodiguées, on nous crachait au visage, on nous assenait des coups de bâton, on nous jetait des pierres, plusieurs d'entre nous reçurent des coups de couteau et de stylet.

Nous avons eu tort de compter sur la loyauté d'une nation abrutie et aussi barbare : nous étions avilis par la dernière des puissances de l'Europe !

Notre marche jusqu'à la ville de Moron fut pénible, et très humiliante : les habitants se portaient partout en foule sur notre passage, avec des armes de toute espèce dans le but de nous massacrer. Le croira-t-on ? Le sexe qui chez nous possède tant de vertus, et qui se distingue surtout par l'humanité et la douceur était le plus acharné contre nous ! Ce qui est encore plus pénible à tracer, c'est que des personnages influents¹⁸ prêchaient et encourageaient cette populace à se lever en masse pour nous abreuver d'insultes !

On voulait nous consoler en nous laissant nos sabres, gibernes et cartouches pour nous faire croire que la capitulation serait maintenue ; il existait néanmoins aux yeux des Espagnols, une grande différence entre la 1^{re} division et la nôtre ; ils lui reprochaient le sac de Cordoue, et ceux d'entre nous qui tombaient isolément entre leurs mains, avaient soin de dire qu'ils n'étaient pas de la division de Dupont et étaient quelquefois préservés de châtement.

Arrivés près de Moron on nous fit camper dans les champs plantés d'oliviers qui avoisinent cette ville, et sous prétexte de faire préparer les transports pour nous conduire en France.

Pendant que l'espoir de revoir notre chère Patrie nous venait en aide pour supporter notre infortune et notre honte, la Junte de Séville agitait la question de savoir si, pour affaiblir les ressources de notre gouvernement, elle ne devait pas nous faire massacrer. On voit qu'au mépris des lois de la guerre, et animés par un des sentiments digne des nations les plus cruelles et les plus sauvages, nos ennemis voulaient non seulement imiter ces nations barbares, mais les surpasser encore en férocité, par un épouvantable calcul !

Mais Morla, gouverneur général de l'Andalousie, conjura cet orage par une proclamation pleine de généreux sentiments. Cependant, au lieu de s'occuper des moyens de nous transporter en France, on les éluda : nos généraux seuls s'embarquèrent, et nous, on nous dirigea sur divers points où nous fûmes disséminés. Ainsi ceux qui avaient commis les fautes dont nous éprouvions déjà les fatales conséquences, rentrèrent en France, tandis qu'on nous retient pour otages.

On nous conduit dans un village.

Ce fut après deux jours d'une marche pénible que nous arrivâmes à La Puebla car partout sur notre passage il nous fallait subir mille insultes ; cette fois les paysans des endroits où nous passions ne s'inquiétaient plus si nous avions été au sac de Cordoue ou non ; celui qui s'écartait d'une minute était dépouillé, mutilé et quelquefois assassiné.

Quel fut notre étonnement en arrivant sur la place de ce village, d'y voir plus de mille paysans armés de bûches, pioches, fourches, pelles et diverses armes à feu, plus affamés de sang que les Bédouins demandant à grands cris nos têtes : (Mataremos todos los Franceos) heureusement que (l'alcado) *le maire*, ancien officier qui avait été longtemps en France, dégaina son large cimeterre et s'adressant aux plus furieux leur dit : « Si quelqu'un d'entre vous veut tuer des Français qu'il aille à l'armée, quant à ceux-ci ils sont sous ma sauvegarde, et je ne souffrirai jamais qu'on leur fasse le moindre mal en ma présence. »

Il invita ensuite nos chefs à lui faire remettre nos sabres, gibernes et cartouches disant que c'était le seul moyen de calmer cette populace : quant nous l'eûmes satisfait, pour plus de sûreté,

il nous fit conduire dans un couvent habité par des moines, qui nous firent coucher dans les corridors de leur spacieux édifices pavés en pierres bleues, sans paille ni couvertures.

Nous reçûmes nos vivres assez régulièrement, mais le changement de nourriture, la fraîcheur des pierres, l'inaction à laquelle nous étions condamnés, furent cause que nous fûmes bientôt en proie à un terrible flux de sang, qui nous fit perdre la huitième partie de notre monde. Voulant mettre à profit la victoire du général Castanos devenu duc de Baylen, la Junte ordonna une levée en masse par toute l'Andalousie et fit même recruter parmi nous.

Un de mes collègues s'engagea et employa tous les moyens possibles pour que j'en fisse autant ; il eut beau me promettre de me faire avoir le grade de lieutenant, rien ne put m'y déterminer. Quinze jours après il vint de nouveau à la charge, on lui avait réellement donné le grade qu'il m'avait proposé, il m'assura que si je voulais prendre du service que je l'obtiendrais aussi ; ce fut inutile, je n'en voulus rien faire.

Un moine étant mort de la maladie qui sévissait parmi nous, les autres craignant le même sort ne voulurent plus nous souffrir chez eux, on mit les officiers et les sous-officiers dans une maison voisine et nous, nous fûmes placés dans une vieille mesure sur la place.

Nous perdîmes beaucoup à ce changement parce qu'étant tout à fait sous les yeux de la troupe espagnole qui arrivait pour se rendre à l'armée, nous étions continuellement insultés par les hommes des détachements qui rejoignaient ; ils nous demandaient des lettres pour porter à nos parents en France, car ils croyaient qu'ils allaient à Paris, sans coup férir, on leur avait mis dans la tête que tous les Français avaient été faits prisonniers.

Il ne se passait jamais de jour, sans que nous eussions une nouvelle alerte, tantôt on voulait nous enlever une chose, tantôt une autre. Nous avions en outre beaucoup à souffrir des habitants du village, et de ceux environnants ; les jours fériés ils se réunissaient et pour faire à ce qu'ils disaient une belle action ils mettaient tout en œuvre pour pouvoir nous assassiner et il est certain que sauf la protection de notre bon alcado nous aurions tous été égorgés.

Dans un petit bourg appelé Los-Cabesca, 200 dragons furent massacrés le 8 septembre jour de la nativité de la Sainte-Vierge.

Enfin la Nation espagnole se couvrit d'infamie en nous retenant prisonniers de guerre au mépris de la capitulation signée par ses généraux et les nôtres.

Quoique la levée en masse réunie aux autres troupes ait réussie à refouler les Français jusqu'à Burgos, Napoléon conservant toujours l'espoir de soumettre l'Espagne, y accourut, et la victoire ne manquant pas de l'y accompagner, fit changer les affaires de face ; la Junte craignant alors de perdre sa proie, transmit l'ordre de nous conduire sur les pontons de Cadix.

Jusqu'à cette époque, hors des insultes des paysans et soldats, nos souffrances n'étaient que celles ordinaires aux prisonniers, mais il n'en fut plus de même quand nous eûmes quitté La Puebla, car elles s'accrurent de jour en jour. Si nous avions le malheur de passer près d'une ville, bourg, bourgade, ou village les populations se portaient en armes au-devant de nous, avec la résolution de nous massacrer. Heureusement nous avions des gardiens qui avaient constamment le pistolet au poing pour nous défendre. Mais malheur à celui qui ne pouvait suivre la colonne ! L'administration voulut aussi nous tourmenter : elle commença par faire rechercher et confisquer tout ce que nous possédions, sous prétexte qu'il provenait du pillage.

Après quinze jours d'une marche pénible, où j'eus plus de dix fois le poignard sur l'estomac pour en être percé, nous arrivâmes enfin à Xérès et le lendemain nous traversâmes la ville de Port Royal, d'où nous découvrîmes Cadix et dans la rade, les pontons qui nous attendaient, sur lesquels il y avait déjà cinq mille marins et commerçants français, devenus prisonniers par suite de la violation de la capitulation.

On nous embarqua précipitamment sans nous accorder le temps de nous pourvoir d'un seul morceau de pain.

La chaloupe sur laquelle nous étions accosta un vieux vaisseau rasé appelé *Le Souverain*.

Les pontons.

Quelle fut notre surprise d'entendre nos camarades qui y étaient arrivés la veille, nous crier par les sabords : « Si vous avez de l'argent ayez soin de le cacher, car il y a ici des Espagnols qui nous ont dépouillés, et qui certainement vont vous en faire autant. » Effectivement, on nous fouilla, et nous enleva tout ce qui avait quelque valeur puis ils débutèrent par nous laisser trois jours sans pain : Ah ! quel triste commencement d'année ; c'était le 1^{er} janvier 1809.

Quand nous reçûmes le pain si ardemment désiré, ils nous laissèrent quatre jours sans eau et alternativement nous manquions d'une chose ou d'une autre ; nous comprîmes alors que notre perte était résolue : en peu de temps nos souffrances devinrent terribles. Privés d'aliments, couverts de misérables haillons, dévorés presque tous par des maladies les plus hideuses, mangés par la vermine, entassés les uns sur les autres, couchés sur le tillac enduit de goudron qu'une chaleur excessive faisait fondre : aussi eûmes-nous bientôt la peste à bord.

Nos pontons étaient de grands bâtiments à trois ponts, désarmés et rasés : nous fûmes entassés à peu près deux mille hommes sur chaque vaisseau. La cale, le premier pont et l'entrepont, tout était rempli, nous étions serrés de telle manière que la première nuit nous fûmes obligés de rester debout. Nous prîmes nos mesures afin de réaliser un moyen quelconque d'obtenir un peu de repos pour les nuits suivantes : nous ne possédions ni hamac, ni paillasse, et il fallait nécessairement nous coucher. Comme l'emplacement était disproportionné à notre monde, nous décidâmes qu'il y aurait deux rangées d'hommes tournées l'une contre l'autre et se touchant par les pieds, et que dans les vides que laisseraient les jambes s'établirait une troisième rangée, ayant les pieds à la poitrine de ceux de la première rangée, et la tête à la poitrine de la seconde.

L'air que respiraient deux mille hommes ainsi entassés les uns sur les autres était malsain et suffoquant ; le biscuit était distribué peu exactement ; quant aux légumes, le plus souvent quand nous en recevions nous n'avions pas d'eau pour les faire cuire.

Il y avait dans la rade une dizaine de pontons chargés de prisonniers tous aussi malheureux que nous ; il en était de même de trois à quatre mille hommes détenus dans l'île de Léon, située sur le littoral de Cadix.

Je n'aurai jamais pu m'imaginer que la terre aurait voulu souffrir sur sa surface des êtres aussi brutaux et si inhumains que ceux qui étaient chargés de nous apporter les vivres ; quand ils savaient que nous étions sans pain depuis un jour ou deux, on les voyait arriver et acoster notre ponton pour que la vue du pain nous réjouisse, puis ils se retiraient en nous disant : « Chiens de Français ! vous l'avez vu, mais vous n'en aurez pas aujourd'hui, il faut que vous creviez tous ici », puis ils venaient nous faire la même moquerie avec de l'eau.

Il n'y a pas de privation qui occasionne des souffrances aussi cruelles que la soif ; l'écume sort de la bouche de l'homme, il devient frénétique et tremble comme s'il était enragé. Il y en eut qui burent de l'eau de la mer, ne pouvant plus supporter la douleur causée par la soif ; ils s'en attirèrent de plus grandes encore, car ils périrent dans d'horribles convulsions. Ce qui me soulagea dans cette triste position, ce fut un morceau de plomb que j'avais continuellement dans la bouche et qui m'y maintenait la salive.

Nous manquions de tout : dévorés par diverses maladies et surtout par la dysenterie, la mort fit de grands ravages parmi nous.

Atteints tour à tour de la peste, le grand nombre de cadavres qu'on jetait à la mer, et qui allaient à la côte à la marée montante, effraya tellement les habitants de la ville de Port-Royal et des environs qu'on nous intima l'ordre de les garder à bord jusqu'à ce qu'il plut à ces Messieurs de les venir enlever sur les radeaux : ce fut alors grand Dieu ! que nous vîmes des choses affreuses, on voyait des cadavres exposés au soleil sur le pont, pendant cinq à six jours, rendant une infection insupportable, celui qui se trouvait obligé de se coucher à côté, ou quelquefois dessus ces restes inanimés, tombait dans un délire convulsif et effrayant.

On désignait, chaque jour, une compagnie de corvée pour aller à la recherche des morts par tout le bâtiment. Une fois que j'étais destiné à remplir ce triste devoir, nous en trouvâmes quarante-trois qui avaient rendu l'âme dans la nuit.

On décida que celui qui serait atteint de la dysenterie serait conduit à un endroit du pont accordé spécialement aux malheureux qu'on désigna sous le nom d'abandonnés. C'était là que celui qui était atteint de la maladie était conduit.

Il connaissait le sort de ceux qui les avaient précédés, par conséquent il prévoyait celui qui lui était réservé.

La seule pensée d'être conduits aux abandonnés, faisait une telle impression sur les malades, qu'elle suffisait pour leur donner la mort. J'en ai vu plusieurs, qui ayant ressenti des atteintes de l'épidémie, sur la proposition qui leur était faite de se rendre aux abandonnés protestaient qu'ils n'étaient pas indisposés. Malheureusement il se trouvait de ses hommes impitoyables, et assez durs, pour les y contraindre de force.

Ce spectacle était émouvant à voir. Il fut décidé qu'une barque viendrait chaque matin chercher nos morts, mais elle fut quelquefois quatre jours sans les prendre, et l'infection de ces cadavres nous donnait la peste.

Nous nous familiarisâmes tellement avec la mort au bout d'un laps de temps, que la vue des cadavres nous rendit presque insensibles ! Nous tombâmes dans une complète insouciance.

De 2200 hommes que nous étions à bord du *Souverain*, nous en perdîmes 700 pendant le seul mois de février.

Apprenant le mauvais état des affaires d'Espagne, l'Empereur Napoléon avait résolu de venir lui-même les rétablir et prendre la direction de la guerre. Aussitôt nos troupes mieux commandés que nous marchaient de succès en succès, et encore quelques jours, nos frères nous auraient délivrés. Mais non ! il n'en fut point ainsi. Cette armée si belle encore au moment où elle déposa les armes et qui en neuf mois de temps a vu périr la moitié de ses soldats dans les plus grandes souffrances, doit s'attendre à de nouvelles épreuves, vu qu'elle ignore le sort qui lui est réservé.

Sept à huit cents hommes partirent pour les îles Canaries, et nous, nous embarquâmes au nombre de cinq mille pour l'île Majorque, de sorte qu'il ne resta à bord des pontons que ceux qui furent jugés incapables de pouvoir supporter un trajet aussi long.

Craignant d'être surpris, les autorités espagnoles firent apporter le plus grand empressement à notre départ ; vingt-sept bâtiments distingués entre eux par un numéro d'ordre sont appareillés à la hâte et viennent aussitôt nous prendre. Deux frégates l'une espagnole et l'autre anglaise escortent et veillent ce convoi de prisonniers.

Trajet de Cadix à l'île Majorque.

Nous fûmes entassés dans de vieux transports pleins de vermine, de sorte que tous les matins nous étions blancs de poux, nous nous mettions sur le bord du bâtiment, et là, la brosse à la main, nous faisons prendre à nos poux un bain de mer ; il est vrai de dire que nous n'avions aucune autre occupation. Nous étions tellement serrés que nous ne pouvions nous remuer.

Nous quittâmes la rade de Cadix le jour de Pâques, il y avait huit jours que nous étions en mer, nous nous réjouissions d'avoir dépassé sans avaries les hautes colonnes d'Hercule et le détroit de Gibraltar, nous voguions à pleines voiles, notre voyage s'accomplissait tranquille et monotone lorsque vers le commencement de la nuit un nuage s'élève tout à coup sur l'horizon, un grain furieux vient fondre sur la flottille, il soulève avec force les vagues écumantes de la mer qui dans un instant est couverte d'une nuit affreuse qui nous dérobe tout à la fois le ciel et le jour ; alors plusieurs gros nuages parcourent les airs, se heurtent, y semblent, de leur choc, mettre l'univers en flamme, tant les éclairs se succèdent, la pluie tombe par torrents. Après être tombé

plusieurs fois près de notre bâtiment, la foudre brise notre gouvernail, et nous voguons à la merci des vents et des flots. Il ne s'en fallut pas de quatre pieds qu'une trombe ne nous engloutît, enfin tout nous présentait l'image d'une mort inévitable.

Après avoir lutté une partie de la nuit contre cette effroyable tempête, le temps se calma peu à peu ; et nous nous trouvions à peu de distance de la côte de Barbarie, ou nous distinguons un grand nombre de Bédouins aspirant après le moment de notre naufrage pour devenir leur proie.

De tous les vaisseaux dont le convoi était composé, nous n'en apercevions plus que trois qui nous firent signe que nous devions rallier, soit à Gibraltar soit à la Malaga.

Nous entrâmes le soir dans le port de Gibraltar, plus de mille lampions placés à dessein le long des quais nous en facilitaient l'entrée. Le port est très fortifié, tant par l'art que par la nature, il commande le détroit qui n'a que cinq lieues de large. La ville est bâtie sur un rocher bien fortifié ; étant dans le port elle représente tout à fait un amphithéâtre et les rues semblent des échelons pour grimper au faite du rocher. Une langue de terre d'une quinzaine de pieds de large joint le rocher où est la ville au continent.

Trois jours suffirent pour réparer les avaries de notre bâtiment ; et nous remîmes à la voile sous l'escorte des frégates espagnoles et anglaises.

Le lendemain tous les vaisseaux dispersés par la tempête nous rejoignirent et nous navigâmes vers les îles Baléares. Au bout de dix jours, nous aperçûmes enfin l'île Minorque ; ayant à cause du vent fait d'inutiles efforts pour entrer dans le port Mahon, nous fîmes voile pour Palma, capitale de l'île Majorque, et nous y restâmes en rade pour cinq jours en attendant des ordres et le 5 mai le Gouverneur nous envoya sur le rocher de Cabrera qui en est à dix lieues au sud, au 39^e degré de latitude, et à trente-cinq lieues de la ville d'Alger.

Description de l'île de Cabrera.

L'île de Cabrera n'est à la vérité qu'un rocher calcaire s'élevant très haut au-dessus de la surface de la mer, les contours en sont très irréguliers entressemés de collines et de vallons ; elle est environnée d'un grand nombre d'aspérités et d'îlots, de différentes grandeurs, qui à la vue quand on en est éloignés de quelques lieues représentent des pains de sucre dont Cabrera, qui en espagnol signifie chèvre, semble par sa grandeur et sa position commander aux autres.

Il y a deux petites anses dont l'une est au midi ; et l'autre qui est au nord a le nom de port, c'est sur le haut d'un rocher à son entrée qu'est construit le fort qui a servi de refuge aux Goths durant l'invasion des Maures ; c'est la seule habitation qu'il y existe.

Le port est sûr, et assez profond, l'entrée en est difficile, mais les bâtiments y sont bien à l'abri.

La circonférence de l'île de Cabrera est de trois lieues, mais elle est difficile à traverser, vu le grand nombre de collines plus ou moins prononcées dont elle est couverte ; celles qui occupent le centre, sont assez élevées, et escarpées, pour mériter le nom de montagnes. Un seul ravin était cultivé.

Cabrera ne possède qu'une seule fontaine d'eau douce, ce qui fait que l'eau y est extrêmement rare, surtout dans l'été.

Il y avait une quantité de broussailles, quelques petits sapins, qui servirent pour construire nos baraques. Le lentisque, le caroubier, le myrte et le chèvre-feuille étaient éparés dans les fentes des rochers¹⁹.

Il n'y avait rien de plus commun que de petits lézards bleus et gris ; nous y trouvâmes des tarentules, des scorpions ; les rats y abondaient, on leur fit la guerre, et une guerre à mort, aussitôt pris, aussitôt grillés et mangés.

Cabrera possède aussi des mines de sel, des grottes, dont la plus considérable pourrait contenir deux mille hommes.

Débarquement à l'île de Cabrera

Nous avions tous pour ainsi dire les larmes aux yeux en apercevant ce fatal rocher que nous envisagions comme notre tombeau.

On nous y débarqua comme un troupeau de moutons abandonné de son Pasteur, et ce fut en vain que nous y cherchâmes un abri, il n'y en avait point d'autre que le Ciel.

On crut nous rassurer en feignant de nous dire que nous n'y étions que pour faire quarantaine, mais au bout de quarante jours, nous fûmes bien détrompés par l'arrivée d'un Commissaire envoyé de Majorque pour nous passer en revue, lequel nous annonça que nous resterions prisonniers jusqu'à la paix, que son Gouvernement avait reçu l'ordre de nous envoyer les vivres par une barque, que la ration pour homme devait être de 16 onces de pain, 8 onces de fèves, et une once d'huile, par jour. Bien faible ration, qu'un nombre pouvaient s'incorporer en un seul repas ; encore si elle nous eut été envoyée exactement, nous nous aurions comptés heureux, mais au contraire, il ne se passa jamais de mois sans que nous perdîmes cinq ou six rations.

Nous débutâmes par songer qu'il était de toute nécessité de nous abriter et provisoirement nous construisîmes des baraques en broussailles et en bois, mais manquant d'outils, et n'ayant pour toute ressource que l'industrie et l'énergie françaises, nous ôtâmes les cercles en fer aux baquets que nous avons emportés de Cadix, nous les battîmes avec des pierres et les aiguisâmes en forme de couteaux, puis nous mettions quelquefois deux jours pour abattre un petit sapin.

Nos habits qui étaient déjà en lambeaux à notre entrée à l'île de Cabrera, furent bientôt entièrement usés, et nous fûmes obligés d'aller tout nus, comme des sauvages. Heureux celui qui pouvait cacher sa nature.

Nous avions déjà passé cinq mois sans qu'il y eut tombé d'eau, le Ciel se montrait toujours serein, mais un jour que j'avais travaillé beaucoup, je fus tout à coup réveillé en sursaut au milieu de la nuit, par une pluie des plus fortes qui battait violemment sur ma figure, un orage des plus terribles éclatait sur Cabrera, les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, et en moins d'une heure, ma baraque fut entraînée par les flots. Afin d'éviter le retour d'un semblable malheur, j'en construisis une autre en pierres, dont les bas des murs avait cinq à six pieds d'épaisseur.

Nos officiers ayant su exciter la compassion des Anglais qui étaient venus nous visiter, ceux-ci les transportèrent en Angleterre ainsi qu'une partie des sous-officiers.

Une de nos grandes souffrances fut la soif, la fontaine fournissait si peu que l'officier espagnol qui nous fut donné pour Commandant y avait établi une garde, de sorte que pour obtenir un verre d'eau, il fallait en y arrivant se placer le dernier de file et attendre patiemment son tour, comme à la Confesse. Bien souvent, quand on avait avalé ce verre d'eau, on se trouvait encore plus disposé à boire qu'auparavant. L'altération était tellement forte qu'un grand nombre, après avoir bu, allaient continuellement se replacer à la queue. M'y étant présenté plusieurs fois, mais voyant qu'il aurait fallu y rester quelques heures pour avoir mon tour j'y renonçais entièrement et j'eus, comme aux pontons, encore une fois recours à un morceau de plomb.

Après le départ de nos officiers, nous vîmes chaque jour notre position devenir de plus en plus misérable, on nous laissait très souvent trois jours sans un seul morceau de pain. Il n'y eut bientôt plus d'ordre nulle part, soit dans la manière de recevoir les vivres, ou de la forme de les distribuer ensuite aux prisonniers. Les plus effrontés s'armant de leur audace s'érigeait en souverains, pour pouvoir plus facilement soustraire quelque chose de la ration déjà si petite des plus faibles.

Nous n'avions plus d'égards pour les hommes gradués, on voyait de simples soldats revenir de la corvée, les mains vides, faisant porter la hotte par des caporaux et quelquefois même par des sous-officiers ; il arrivait que des sergents-majors se trouvaient dans une escouade tenue par un caporal ou un simple soldat.

Était-il question de vider quelque différend survenu entre camarades ? on assujettissait à l'extrémité de deux bâtons deux moitié de ciseaux, on s'en servait en guise d'épées ; tantôt c'étaient des lames de couteaux, des rasoirs, et plus d'une fois on a employé des alènes, et des aiguilles à voiles, puis on se battait à mort.

La barque aux vivres était-elle en retard, les comestibles haussaient alors d'une manière effrayante, tandis que tout ce qui n'était pas bon à manger n'avait plus de valeur réelle ; pour un morceau de pain le plus souvent moisi, on aurait donné un objet de la valeur d'un napoléon, pour une livre de fèves, on aurait eu une reconnaissance de cent francs, payable en France.

Le 10 septembre (1810) fut le jour le plus désastreux qui vint éclairer Cabrera, les vivres étant devenus si rares à Majorque par suite de la presque occupation de l'Espagne par les Français que le peuple se jeta sur les nôtres, et les piller, de sorte, que nous fûmes huit jours consécutifs sans en recevoir.

Les premiers jours de cette fatale disette, nous étions résignés, à cause que nous étions habitués d'être frustrés de temps en temps de quelque ration, mais quand fûmes au cinquième, la consternation devint générale : les trois quarts étaient étendus par terre dans une extrême défaillance et n'ayant d'espoir que dans le secours du Tout-Puissant !

Ah ! Mon cher Lecteur ! Combien n'êtes vous pas heureux, de ne pas avoir vu de vos yeux, un spectacle aussi touchant qu'était celui-là ! Ici se trouvaient des hommes nus et décharnés, plus effroyables à voir que des squelettes ; là étaient des misérables étendus par terre, souffrant tout à la fois la faim, et la soif, écumant comme s'ils eussent été enragés, et proférant avec peine ces mots « Mes chers amis ! si vous avez l'un ou l'autre le bonheur de revoir la France, faites savoir à mes parents que jusqu'à mon dernier soupir, ils furent présents à ma pensée. »

C'était dans la grande grotte qu'on voyait encore quelque chose de plus attendrissant : figurez-vous deux cents hommes aussi nus que l'enfant qui vient de naître, les morts et les mourants, étendus pêle-mêle, et presque tous méconnaissables, étaient ou allaient bientôt n'être plus que des cadavres : l'aspect des morts et des moribonds était capable d'arracher des larmes à l'homme le plus féroce et le plus barbare !²⁰

Voyant qu'il n'y avait plus de ressource, le Conseil ordonna qu'on tuerait le baudet que le gouvernement de Palma nous avait envoyé et qui servait à transporter les vivres à l'ambulance, on nous en distribua une once par homme, cette triste réfection que nous fîmes cuire avec du trèfle sauvage, sauva la vie à un grand nombre.

Dans des moments aussi malheureux qu'étaient ceux-là que de tristes réflexions se présentaient à mon esprit, et me faisaient vivement regretter la maison paternelle ; mais faisant de grands efforts sur moi-même, je fis vœu de ne laisser échapper le moindre murmure.

Et vous Pères et Mères ! Si vous aviez cru qu'un sort pareil était destiné pour vos tendres enfants, n'auriez-vous pas mille fois mieux préféré les voir mourir devant vos yeux, que de les laisser arracher d'entre vos bras, pour devenir ainsi les malheureuses victimes de l'ambition ? de l'avarice ? et de l'injustice ?

Quelle honte pour vous barbares et cruels Espagnols ! D'avoir laissé périr des milliers de Français, par la faim, la soif, et la nudité ! Vous vous montrez encore plus inhumains envers nous qu'envers les Incas dans le Nouveau Monde !

Pardon, mon cher Lecteur, si je m'écarte un instant de mon sujet ? Je m'y trouve entraîné par le triste souvenir de ces jours de douleurs. Les expressions me manquent pour vous faire apprécier le tableau touchant que je dois ici présenter à vos yeux.

Les plus robustes d'entre nous étaient montés depuis deux jour sur le faîte du rocher afin d'annoncer par des cris de joie, l'arrivée de la précieuse barque aux vivres ; il y en eut même qui

ne surent plus en descendre. Enfin le huitième jours quelques faibles cris se firent entendre, nous apprenant qu'une barque était en vue. Quelle joie ! Quelle heureuse nouvelle pour ceux que la Providence a conservés ! On reprend courage ! On se hâte de distribuer ce pain tant désiré ! On tache de rappeler à la vie tous les moribonds ! Mais les estomacs étaient si resserrés qu'on fut obligé de faire dissoudre le pain en bouillie, pour pouvoir se l'incorporer. Malgré cette précaution, il y en eut encore un grand nombre qui succombèrent, au moment que la vie venait de nous être rendue.

L'infection des cadavres, l'affaiblissement que nous causa cette affreuse disette, jointes aux privations continuelles, ne tardèrent pas à nous livrer en proie à de terribles maladies, et au flux de sang, de sorte qu'en peu de temps, la mort, l'impitoyable mort, avait déjà moissonnée la moitié de nos malheureux compagnons. Si la Péninsule n'eut servie de vache à lait pour repeupler à mesure Cabrera, il aurait été presque désert.

Les premiers confrères qui nous arrivèrent furent des voltigeurs du 14^e de Ligne, deux régiments des Westphaliens, une partie du 67^e de Ligne, du 21^e Léger et d'une infinité d'autres régiments dont les numéros me sont échappés de la mémoire

Ces nouveaux venus étaient comme une petite ressource pour plusieurs d'entre nous sous le rapport de l'habillement, car comme nous étions tout à fait nus, et eux bien vêtus, possédant en outre des couteaux, ciseaux et autre objets d'une nécessité indispensable et dont nous étions privés à cause qu'on nous avait entièrement dépouillés.

Les Majorquains achetaient presque pour rien les produits des Cabreriens, car un grand nombre de prisonniers s'occupaient ; il y avait des ouvriers en bois, en écaille, en cheveux, etc. Les arrivants furent cause qu'on établit une espèce de marché, où l'on entendait crier de tout côté : « Qui est-ce qui veut acheter ? Qui est-ce qui veut vendre ? » Ou : « Qui est-ce qui veut changer du pain, des fèves, de l'huile, du fil des habits, etc. » J'ai vu donner un louis pour la moitié d'un pain et l'acquéreur et le vendeur moururent également de faim.

Nos malheurs nous avaient tellement aigri l'esprit que nous devînmes injustes, brutaux et querelleurs. Quand un prisonnier était en danger de mort, s'il était possesseur d'une pièce d'habillement quelconque, ceux qui habitaient le même gîte que lui, se la disputait bien souvent avant qu'il n'eût terminé sa misérable carrière ; ils allaient même quelque-fois jusqu'à se battre.

Il y en avait qui étaient démoralisés à un tel point, que le détournement d'un chou à leur préjudice suffisait pour assommer le voleur. J'en ai vu auxquels on avait coupé le nez ou les oreilles ; d'autres furent jetés à la mer : chacun prétendait se faire justice sans intermédiaire.

Ceux qui avaient commis quelque larcin, pour éviter la brutalité de ceux à qui ils avaient porté préjudice, étaient obligés de se réfugier dans quelque trou, ou dans des grottes, et vivre ainsi isolément de leurs compagnons comme s'ils eussent été les rebuts de la nature. La grande grotte fut longtemps occupée par une centaine de ces malheureux tous aussi nus que l'enfant qui vient de naître. Dans une semblable position les plus courageux supportent mieux l'adversité, ils prennent un ascendant moral sur leurs semblables. Comme j'avais le bonheur d'être de ce nombre, tous les hommes de la Compagnie m'avaient choisi pour être leur chef et l'arbitre des différends qui survenaient entre eux. Quand il s'agissait des distributions, afin d'éviter toute contestation, j'avais soin de peser exactement toutes les portions que je posai par terre, puis je numérotai tous mes hommes, et déposant les numéros dans l'urne en suivant l'ordre des rations, chacun prenait celle qui lui était assignée.

Afin de rétablir l'ordre et de maintenir la police, on forma un Conseil devant lequel on traduisait tous ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque délit ; car vu la misère les vols étaient très fréquents, et le plus grand nombre voulait se venger d'une manière horrible et affreuse.

Le Conseil étant établi, celui qui y comparaisait, soit pour avoir soustrait une vingtaine de fèves, quelques feuilles de chou, ou un morceau de pain, si le délit était malheureusement avéré,

le criminel (je dis criminel parce que les vivres étaient pour nous des objets si sacrés qu'en détourner la moindre parcelle était regardé comme un crime) était juridiquement lapidé.

La punition la plus légère qu'on infligeait ordinairement consistait à être attaché entièrement nu à un poteau, sans pouvoir prendre aucun aliment. Le patient était ainsi exposé à l'ardeur d'un soleil brûlant, et à toutes les intempéries des saisons, tout le temps que devait durer sa peine qui était ordinairement de 24 heures.

Quant on distribuait les vivres pour quatre jours, il y en avait beaucoup qui mangeaient le tout le premier jour, cela était cause que celui qui voulait en conserver plus longtemps, était obligé de rester en faction auprès, sans quoi il courait risque d'être volé. Quand la distribution se faisait à la brune, il y en avait qui s'établissant en guet-apens, tombaient à l'improviste sur ceux qui logeaient à l'écart, pour les dévaliser. Un grand nombre d'autres, profitant de la faim et de la misère de leurs semblables, leur prêtaient à usure, chaque fois que la barque faisait défaut ; ils n'étaient pas honteux de donner la moitié d'un pain, pour en recevoir un à l'arrivée des vivres : alors c'était une nouvelle peine car il arrivait très souvent que les débiteurs devaient davantage de vivres qu'ils n'en recevaient et étaient impitoyablement maltraités de leurs créanciers qui ne voulaient rien rabattre²¹.

Le gouvernement majorquin nous avait envoyé un officier chargé de maintenir la police, et protéger les décisions du Conseil. Au bout de quelque temps, nous nous aperçûmes que le plus grand de tous les voleurs c'était cet Hidalgo : Il faisait le négoce avec nos vivres, les donnait pour différents ouvrages en bois et autres, qu'il faisait faire aux prisonniers. Profitant des fois que la barque était en retard, il les vendait ce qu'il voulait, à ceux qui avaient de l'argent car, alors, les vivres n'avaient plus de prix. Il fut quelque-fois imité par les membres du Conseil.

Nous fîmes nos plaintes concernant cet Hidalgo : il fut remplacé par un prêtre qui, s'il aurait eu véritablement la charité qui doit être jointe à la sainteté du caractère dont il était revêtu, nous aurait été d'un grand secours tant pour le spirituel que le corporel. Au contraire, il insulta plus d'une fois à notre malheur en s'aliénant une grande partie des esprits à son début. Un jour quelques hommes lui ayant demandé combien de temps devait encore durer notre captivité, il ne leur répondit qu'en plantant sa canne en terre et en disant : « Vous ne sortirez d'ici que quand ma canne sera fleurie ! » faisant voir par cette réponse inhumaine, quoique prêtre, [que] le sang espagnol lui coulait dans les veines.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que quant au corporel nous ne pouvions attendre aucun soulagement de sa part ; néanmoins nous lui construisîmes un église, et nous eûmes la satisfaction de pouvoir assister au Saint sacrifice de la Messe. Les malades furent aussi mieux soignés.

Nous recevions de temps en temps la visite de quelques bâtiments anglais, en croisière dans la méditerranée, qui venaient relâcher à Cabrera et jamais ils ne quittaient notre île sans laisser des traces de leur générosité. Ici, je me croirais injuste si je n'adressais aux marins anglais, pour mes compagnons d'infortune et pour moi, mille remerciements. Digne peuple d'Albion que de reconnaissance ne devons nous pas à votre ingénieuse charité ? Combien de fois ne vit-on pas vos matelots se déshabiller, et ôter jusqu'à leurs chemises pour vêtir celui qui le premier se présentait à leurs yeux et pleurer ensuite parce qu'ils n'avaient plus de quoi satisfaire leur cœur compatissant ?

Les officiers anglais ayant fait une quête en notre faveur sur les bâtiments de leur escadre, elle nous procura à chacun une pièce d'habillement : j'en eus un pantalon seul vêtement qui me fut donné l'espace de sept ans.

Cette quête nous procura aussi de la graine de choux, de tabac, etc. De sorte que celui qui avait encore assez d'énergie s'arma de courage pour défricher un peu de terre, et l'ensemencer. A dire vrai, la chose n'était cependant pas facile, à cause que nous étions dépourvu d'outils, et que le terrain qui ne se trouvait que dans les vallées, était tellement pierreux qu'un jour ne pouvait suffire pour en défricher un mètre. Encore, après en avoir extrait les grosses pierres qui

servaient à la construction d'une muraille pour clore le potager, la terre qui restait était encore mêlée d'éclats de pierres qu'on ne pouvait jamais entièrement nettoyer. J'eus beau prier ceux de la baraque de m'aider à la culture, ils me répondirent : Le courage nous manque, quand nous n'avons pas de pain sur la planche !

Leur indolence ne fut pas capable de m'arrêter ; tous les jours dès cinq heures du matin, armé d'un petit bâton pointu, je me rendai au travail, je déterrai les pierres, j'en construisais un mur, et au bout de deux mois de persévérance, j'étais parvenu à défricher six à sept verges de bonne terre, que j'ensemenciai de choux et de petit tabac des Iles, qui par la suite me furent d'un grand soulagement : je mangeai les choux et ne faisant point usage du tabac, j'échangeais avec les fumeurs pour des fèves, du fil, et quelquefois pour un morceau de pain.

Ce qui soutient l'homme au milieu des privations, c'est l'espoir d'un avenir meilleur, mais une fois qu'il est miné par la misère, il perd insensiblement cet espoir, qui bientôt devient presque nul ; son intelligence et ses facultés se ralentissent à un tel point, qu'il se rapproche de plus en plus de la brute. C'est ce que j'eus l'occasion de remarquer bien des fois parmi les prisonniers. J'y ai vu des hommes qui avaient reçu une instruction distinguée devenir au bout d'un certain temps, grossiers, stupides et méchants au delà de l'imagination.

Malheureusement Cabrera n'offrait aucune ressource qu'on rencontre presque partout ailleurs : il n'y avait qu'une seule espèce de tubercule à qui à cause de sa ressemblance avec la pomme de terre, nous avons donné le nom de patate. Quand nous découvrîmes cette plante, nous crûmes avoir trouvé le remède au plus grand de nos maux. Le remède présumé était encore pire que le mal : c'était un poison lent, consumant peu à peu les entrailles de ceux qui en mangeaient. Je m'en aperçus la première et dernière fois que j'en fis usage.

Le bois qui avoisinait l'endroit où nous avons construit nos baraques ne tarda pas longtemps à être tout brûlé. Comme il était impossible de pouvoir supporter la fraîcheur des nuits couchés par terre sans habillement et sans feu, je me trouvais tous les jours obligé d'aller au bois, et quoique nous fussions huit dans la baraque, les autres se trouvaient ou trop faibles ou trop paresseux pour m'y accompagner.

Il en était de même quand il s'agissait de se procurer du sel, qu'on ne pouvait prendre que dans le fond d'un précipice, en y descendant le long d'un rocher auquel il fallait se cramponner et remonter de la même manière. Si malheureusement un moellon se détachait on faisait la bascule, et de roche en roche jusqu'au fond, on était tout à fait mutilé, d'où on ne pouvait guère espérer de pouvoir sortir. Un jour entre autres qu'il nous en fallait, je me fis accompagner d'un nommé Castel de Tourcoing, tout récemment arrivé dans l'île et que j'avais recueilli dans la baraque en qualité de pays. Comme il n'avait pas encore souffert et qu'il était robuste, je croyais qu'il m'aurait été d'un grand secours pour la corvée ; mais aussitôt qu'il eut aperçu les cadavres de ceux qui étaient tombés depuis peu, il se mit à dire qu'on le tuerait plutôt que d'y aller. De sorte que je fus encore une fois obligé de m'acquitter seul de cette périlleuse commission.

J'essuie l'amputation du doigt majeur de la main droite

Quand mon potager fut bien semencé, je ne pus rester dans l'inaction. M'étant aperçu que dans une autre escouade plusieurs prisonniers confectionnaient des paniers et de petites corbeilles, qu'ils échangeaient ensuite avec le patron majorquais pour des vivres, je résolus de les imiter, je fis donc du mannelier, et mon début avait assez bien réussi. Mais à peine ma huitième corbeille était-elle achevée, qu'un morceau d'osier²² m'entra dans le doigt majeur de la main droite, je fus aussitôt en proie à une douleur continuelle qui m'obligea d'abandonner le travail. Quelques jours après il s'y déclara un panaris, qui me laissa bientôt plus de repos ; n'ayant absolument rien pour le panser, la gangrène ne tarda pas à s'y mettre. Il y avait déjà quinze jours que je n'avais fermé l'œil quand, heureusement pour moi, le brick anglais (*la Guadeloupe*) entra dans le port. Son chirurgien m'ayant vu en cet état dit qu'il fallait de suite m'en faire l'amputation

ou sans quoi je ne tarderais pas à perdre le poignet, il me dit qu'il viendrait le lendemain me faire l'opération. Il tint parole, et avant de se mettre à l'œuvre il me fit boire un verre de rhum (seule liqueur que j'ai incorporé l'espace de sept ans). Je souffris cruellement pendant quinze jours, et ne pouvant retrouver le sommeil, il me fit prendre deux fois de l'opium.

Cet accident diminua extrêmement mes forces, et quoique je visse tous les jours la mort moissonner quelques-uns de mes camarades, je ne perdais cependant pas courage, et je faisais tout mon possible pour en inspirer à ceux qui se laissaient aller au désespoir.

De temps à autre, il nous venait des recruteurs qui enrôlaient ceux qui voulaient prendre parti, moyennant qu'ils sussent l'italien ou le flamand. J'aurais pu m'engager car je savais me tirer d'affaire dans ces idiomes, et même en allemand. Loin de blâmer mes camarades je faisais tout pour eux, quand je voyais qu'ils étaient résolus sans répugnance de prendre parti pour l'Espagne. Quant à moi je ne pus jamais me résoudre à servir contre la France.

Un jour que nos marins de la Garde aidaient les Espagnols à décharger l'eau qui nous avait été envoyée de Majorque ils s'emparèrent de la barque, jetèrent les Carracos à la mer, et firent voile vers la France. Nous en payâmes la discipline, car nous fûmes privés d'eau douce, autre que celle de la fontaine, tout aussi longtemps que dura notre captivité.

Il y en eut qui s'évadèrent en s'emparant d'une barque de pêcheurs qui avait accosté notre rocher. Ce fut encore à nos frais, car on nous retint notre ration pour indemniser les pêcheurs.

D'autres construisirent de petites barques très faibles, avec lesquelles ils s'aventurèrent à quitter à la sourdine ce misérable rocher.

J'obtiens double ration pendant cinq mois.

Comme il arrivait continuellement de nouveaux prisonniers, dont une partie succombait au bout de quelque jours, il entra dans l'intérêt des chefs de brigades de ne point porter tous leurs morts sur les mutations afin de profiter de leurs rations. Pour empêcher cette supercherie quand le Commissaire nous passait en revue, son habitude était de nous compter un à un et de nous faire ensuite défiler devant lui, et nous plaçait sur un promontoire fort resserré, où il établissait une ligne de soldats à vingt pas de distance d'un côté de la mer à l'autre. C'était le seul moyen qu'il avait cru pouvoir adopter pour ne pas être trompé.

Je me mis dans l'idée que malgré cette ligne de Carracos, il n'aurait pas encore été impossible de pouvoir réussir à le tromper. Fort de ce dessein, lorsque je fus compté, je me détachai de la brigade et me dirigeai en feignant de rassembler un tas de bois vers les factionnaires. Ces derniers me firent signe que je devais me retirer, en agitant leurs armes. Je fis semblant de retourner, puis j'hésitai un instant, et pendant le temps, qu'ils regardaient d'un autre côté pour en faire retirer d'autres, je me mis à courir à toutes jambes passant entre deux soldats espagnols qui lâchèrent leur coup de fusil et se mirent à mes trousses ; mais comme je n'avais rien dans le ventre, j'étais beaucoup plus lesté qu'eux. Ce fut en vain qu'ils me poursuivirent, je me confondis dans la foule, et n'ayant pas été reconnu je fus encore compté une fois et j'obtins double ration l'espace de cinq mois.

Ce tour de force qui m'a si bien favorisé me fut d'un secours extrême, surtout à la veille d'une catastrophe aussi triste que celle qui va suivre.

Arrivée de dix-huit cents prisonniers d'Alicante. Fin de notre captivité.

Jusqu'alors quoique le gouvernement majorquin nous eût fait perdre à peu près la sixième partie de nos rations il n'avait pas encore jusqu'à cette époque refusé de recevoir les prisonniers qu'on lui amenait. Il est vrai que, vu les circonstances de la longueur de la guerre et de la stérilité

de l'île, nous leur étions à charge. Cependant malgré l'arrivée continuelle de nouveaux confrères notre effectif était beaucoup inférieur qu'à notre entrée à Cabrera.

Dans la péninsule les prisonniers qu'on n'envoyait pas sur notre roche étaient en partie dirigés vers Alicante. Quand cette ville fut à la veille de tomber au pouvoir de notre armée les prisonniers qui s'y trouvaient au nombre de dix-huit cents furent envoyés à Majorque ; le gouverneur ne voulut pas les recevoir. Le général anglais qui s'en était chargé les ayant débarqués de son chef à Cabrera nous fûmes obligés pour empêcher que ces infortunés ne mourussent de faim de les substantier de notre faible ration.

Ce fut pour lors, Grand Dieu, que la misère devint grande, et se fit sentir au delà de l'imagination. Cette ration diminuée d'un tiers quand on la recevait pour quatre jours, suffisait à peine pour faire un bien triste repas, aussi une heure après la distribution les trois quarts d'entre nous n'avaient plus rien à manger. Ne sachant plus avec quoi assouvir leur faim, ils allaient dans les collines chercher des lézards, des racines, des patates, etc., aliments qui les empoisonnaient. Nous incorporions tout ce qui nous tombait sous la main, tels que des scorpions, des herbes sauvages, des bufleries, etc. Il y en eût même qui mangèrent jusqu'aux excréments de leurs camarades ! D'autres, las de mener une vie aussi misérable, y mettaient un terme en se précipitant du haut des rochers à la mer. De ce nombre, fut un de mes plus chers amis nommé Valès, son père tenait le Café Valois au Palais-Royal à Paris.

Ah, mon cher lecteur ! j'ai la main qui tremble, le cœur qui s'attendrit au point que mes larmes coulent en abondance, au sujet que je me trouve obligé de tracer le tableau touchant dont je fus témoin. Un Lithuanien (ou pour mieux dire un anthropophage) eut la scélératesse d'égorger son camarade, tandis qu'il dormait, pour se repaître de sa chair. Il en avait déjà préparé le cœur et le foie, qu'il faisait cuire dans un pot de terre, lorsque la Providence permit qu'on s'en aperçut. Amené devant le Commandant qui lui ayant demandé comment il avait pu se résoudre à commettre une action si atroce, ce misérable répondit que c'était la faim qui l'avait fait agir, qu'il savait qu'il méritait la mort, qu'il désirait qu'on la lui donnât plutôt que de le faire souffrir davantage, ce qui l'exempterait d'en tuer d'autres. On le mit aux fers en attendant la décision du gouverneur. Il fut fusillé huit jours après à l'endroit où il avait commis ce crime.

Et vous cruels Espagnols ! Vos cœurs n'auraient-ils pas dû s'attendrir en entendant le récit d'une semblable catastrophe²³ ? Mais point du tout ! Voyant que nous ne succombions pas tous, vous eûtes l'audace de nous faire redoubler les travaux ! Vous nous fîtes faire des routes pour pouvoir traverser Cabrera dans toutes les directions. Il n'était pas rare de voir quelques-uns de nos infortunés camarades succomber sous le poids d'une grosse pierre. Encore, celui qui avait le malheur d'arriver trop tard pour la corvée était privée d'une ration le jour de la distribution.

Nos maux allaient toujours croissant et nos forces en diminuant ; aussi les mauvaises choses que nous mangions nous donnèrent des maladies, qui en mirent un grand nombre aux abois. Il en mourut une si grande quantité qu'on fut obligé de brûler les cadavres, tant l'infection était grande.

Il y avait cinq mois que j'avais obtenu double ration quand un autre Commissaire plus fin que son prédécesseur vint nous passer en revue. Il n'y eut plus lieu de le tromper, mais en revanche il était plus juste, notre sort le toucha sensiblement. Il nous promit qu'il ferait tout son possible pour que son gouverneur soit plus exact à nous envoyer les vivres. C'était un ancien Suisse qui fut obligé de quitter la France après l'affaire du 10 août. Notre position parut s'améliorer et il est présumable que si nous avions toujours été sous sa direction que nous n'aurions pas tant souffert. Cependant nous n'étions pas encore au bout de nos maux, et nous perdîmes même encore plusieurs rations.

Un jour que des corsaires algériens cherchaient à capturer quelques navires espagnols à cause que ceux-ci étaient en retard de payer le tribut accoutumé à la Régence, ils s'emparèrent de notre barque aux vivres et de soixante-quinze prisonniers, ils jetèrent notre pain à l'eau, à cause qu'étant comme de coutume à moitié gâté, ils n'auraient pas su le manger. Quant aux prisonniers, ils les emmenèrent à Alger dans l'intention de les vendre comme esclaves. Malheureusement

pour eux le consul français s'y opposa, et les ayant rendus aux Majorquains qui les mirent à Cabrera, ces infortunés ne furent pas longtemps sans s'apercevoir que leur condition était pire que celle des esclaves, aussi les entendions-nous tous les jours maudire le consul qui avait réellement cru leur rendre service.

Le capitaine du brick anglais s'était chargé de faire parvenir quelques pétitions, soit en France, soit en Angleterre, afin qu'on ait voulu prendre des mesures pour tâcher d'améliorer notre malheureuse position. Mais il semblait que nous étions oubliés sur la terre.

N'ayant aucune connaissance des affaires du temps, rien par conséquent dans l'avenir ne pouvait nous faire prévoir le terme de notre exil.

Ne songeant plus qu'à l'empire de la terre, Napoléon nous avait aussi mis dans l'oubli. Voulait-il faire peser sur nous la faute des chefs, lui qui nous avait si souvent appelés ses enfants !...

Minés et affaiblis par la misère et les privations de toute espèce, ceux qui avaient survécu voyaient journellement diminuer leur peu de force, ensuite venaient le chagrin et le désespoir, qui ne tardaient pas à être suivis d'une espèce de marasme qui les enlevait.

Mais un bien petit nombre, dont grâce au Seigneur je fais parti, eut le bonheur d'en sortir.

Comment exprimerai-je la joie²⁴ que je ressentis le 14 mai 1814 en voyant entrer une frégate française dans le port de Cabrera ? Cette nouvelle si heureuse et si inattendue me causa une telle impression que je fus plus d'un quart d'heure sans pouvoir retenir mes larmes et proférer une seule parole. Je rentraï avec cette nouvelle et je voulais en instruire les hommes de la baraque, mais il m'était impossible : je faisais des signes, semblable à un homme qui rêve, ma bouche s'ouvrait sans laisser échapper aucun son²⁵ ; mes camarades crurent que j'avais perdu la raison.

J'avais entendu une salve d'artillerie, les musiciens de la frégate jouant des airs analogues à notre position ; j'avais vu flotter le pavillon français, je ne savais pas encore si tout cela était ou songe ou réalité. D'ailleurs nous avions déjà été tant de fois trompés²⁶.

Le capitaine et son équipage ne purent se contenir, en voyant des hommes si nus et si décharnés, de se répandre en invectives contre ces brutaux d'Espagnols qui durant cinq ans nous regardèrent pire que des animaux, en nous laissant sans vêtements, sans abri, et les trois quarts du temps sans vivres ; ils s'émurent et mêlèrent leurs larmes aux nôtres. Le capitaine nous fit distribuer du pain ; il prit même sur son compte de nous donner à chacun une demi-bouteille de vin. Les musiciens répétèrent ensuite à diverses reprises : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Il ne pouvait revenir de sa surprise lorsqu'on lui apprit que nous n'étions plus que 350 hommes restés des 27 000 pris à Baylen ; et 3 000 des 19 000 amenés en diverses fois à l'île de Cabrera.

N'étant venu que pour savoir au juste le nombre que nous étions avant de mettre à la voile, il nous promit qu'il allait directement à Marseille afin de faire diligenter les transports, qui furent huit jours en route, mais comme ils ne pouvaient contenir que la moitié de notre monde, il fut décidé que ceux qui étaient entièrement nus partiraient les premiers. Il fallut que je me résignasse à attendre le retour des mêmes transports et, quoique nous eussions une meilleure ration, ces jours d'attente nous parurent très longs. Une fois au cinquième jour après leur départ nous étions continuellement sur la cime des rochers pour tâcher de découvrir les bâtiments.

Ils arrivèrent enfin le huitième jour et nous mîmes à la voile avec la grâce de Dieu, le jour de la Pentecôte. Notre traversée fut assez heureuse, puisque quatre jours après nous débarquâmes au lazaret de Marseille, ou nous fîmes quarantaine.

On veut nous envoyer dans les îles. Les Marseillais forcent le lazaret.

Depuis sept ans absents de la mère patrie²⁷ nous avions le plus grand désir de la revoir. Mais au bout de quelques jours nous crûmes qu'elle nous avait rejetés de son sein ; arrivés nus au lazaret on nous y laissa de même et ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes parvenir à obtenir quelques gerbes de paille pour nous coucher. On nous donnait pour consolation qu'on nous distribuerait après la quarantaine les habillements en magasin.

Au bout de dix jours, qu'elle ne fut pas notre surprise de voir un général nous organiser par compagnies afin de nous envoyer dans les Iles, donnant pour raison que nous étions habitués à l'air de la mer. Barbarie inouïe, et sans exemple ! qui ne peut être expliquée que par l'avènement du général Dupont au Ministère, il craignait sans doute que les récits de nos souffrances qui doivent avec juste raison être attribués à son avarice et à sa cupidité, ne déposassent contre lui ; et qu'un grand nombre de Pères et Mères ne lui demandâssent compte de leurs enfants qu'il avait sacrifié à son avarice.

Ce bruit s'étant aussitôt répandu dans la ville, le peuple crie à l'injustice, arrive en foule au lazaret, enfonce les portes et nous nous sauvons tous nus dans la ville où nous présentons le spectacle le plus attendrissant que peut être la France jusqu'à ce jour n'avait été témoin.

Le général fut stupéfait et alla de suite en rendre compte au commandant de la Place qui fit publier aussitôt qu'il était défendu aux habitants de nous recevoir chez eux. Mais les charitables Marseillais, bravant cette défense, nous reçurent à bras ouverts et les trois quarts pleuraient de compassion tandis que nous nous ne pouvions retenir nos larmes de joie. Nous fûmes bientôt recueillis et un peu habillés. Quant à la chaussure, en ayant été privée si longtemps je ne pus en faire usage pour le moment à cause que j'avais le dessus des pieds trop tendres, tandis que j'en avais la plante au moins de l'épaisseur d'un décime, et aussi dure que la corne.

Ce qui nous vint le plus au contraire c'était de pouvoir manger notre saoul et boire à notre fantaisie; nous étions tellement affamés, deux de mes camarades et moi, que la bonne femme qui nous avait donné asile pleurait amèrement en nous disant : « Mangez doucement mes enfants ! sans quoi vous allez vous faire mal. » Cette brave femme avait beau dire, la faim chez nous l'emportait sur la raison.

Départ de Marseille : séjour à Aix, Grenoble et Chambéry.

Sachant qu'un tel genre de vie ne pouvait durer longtemps, nous fîmes nos adieux et adressèrent nos remerciements à cette bonne femme, puis nous allâmes à Aix. Le Commandant avait l'ordre de faire loger à la caserne tous les fugitifs de Marseille ; comme il y en avait déjà un grand nombre qui s'y étaient arrêtés, nous nous y arrêtâmes aussi et huit jours après nous fûmes désignés pour faire parti du 11^e régiment de Ligne que nous eûmes ordre de rejoindre de suite à Grenoble.

Comme il m'était encore impossible de pouvoir souffrir la chaussure, je fis cette route pieds nus, les paysans qui m'apercevaient ainsi sans souliers m'appelaient pour m'en donner et je fus obligé d'en attacher une paire au bout d'un bâton, sans quoi leur charité aurait été cause que je n'aurais pu faire davantage que quatorze lieues en quinze jours.

J'arrivai enfin à Grenoble et j'y fus incorporé au 11^e de Ligne. J'écrivis de suite à un de mes frères qui habitait Tourcoing ; sa surprise fut très grande de recevoir de mes nouvelles, car il y avait six ans qu'on lui avait certifié que j'étais mort. Comme j'avais été obligé de griffonner cette lettre de la main gauche à cause qu'on m'avait amputé le doigt majeur de la main droite je remarquai par la réponse qu'il m'adressa qu'il doutait que c'était moi qui lui avait écrit.

Un mois après notre arrivée à Grenoble, nous allâmes à Chambéry capitale de la Savoie.

L'Empereur Napoléon était déchu du trône et s'était réfugié à l'île d'Elbe. Louis XVIII le succédait et s'occupait à réorganiser l'armée. Quoique Napoléon fut la cause première de nos souffrances nous avions tellement en amour notre ancienne idole, que quand on nous distribua les drapeaux blancs le général qui était chargé de nous les remettre nous harangua et nous exhorta à être fidèle à notre nouveau souverain et mourir pour la défense de ces drapeaux. Pour mieux nous enthousiasmer il termina par le cri de *Vive le roi !* et voyant que pas un seul homme n'ouvrait la bouche il se mordit les lèvres, agita son sabre avec colère et recommença de nouveau en menaçant les officiers de paroles et du geste. Il y en eut qui l'imitèrent, le plus grand nombre garda le silence et quelques soldats eurent l'imprudence de crier Vive l'Empereur.

Le 14 décembre (1814) je fus désigné pour conduire un détachement de conscrits qu'on faisait rejoindre à Pont-à-Mousson en Lorraine, je remarquai que généralement partout on regrettait Napoléon dans la plupart des villes où nous passions ; les enfants venaient nous injurier à cause que nous portions la cocarde blanche, et ils chantaient quelques couplets où il était dit que le Père La Violette (*Napoléon*) reviendrait au printemps.

Je fus de retour à Chambéry le 26 janvier suivant. Quelques jours après y arriva le fameux Labédoyère colonel du 7^e de Ligne, qui pour son malheur se dévoua entièrement à Napoléon. Il rassembla son régiment, le passa en revue et après avoir félicité ses soldats sur leur bonne tenue il leur accorda une gratification. Quelques jours après il les fit manœuvrer et les gratifia encore afin de se faire chérir d'eux. Il savait bien qu'il avait besoin de tout leur attachement pour en être secondé dans la malheureuse entreprise que Napoléon était à la veille de tenter. Ce bon colonel était très aimé de l'armée : aussi si on avait pu changer de régiment à volonté les 7/8 de nos soldats se seraient incorporés dans le sien.

Le 4 mars (1815) vers dix heures du soir, étant de garde avec huit hommes chez le Commandant de la Place, arriva à toute bride un courrier extraordinaire de Grenoble, qui se fit introduire chez le Commandant, ensuite chez Monsieur le Baron Devillers qui commandait la brigade. Vers les trois heures on battit la générale, on nous délivra des cartouches et on nous fit prendre la route de Grenoble sans savoir ce qui occasionnait notre départ. Mais à peine fûmes-nous à Barrau que les paysans chez qui nous logeâmes nous apprirent que Napoléon était sorti de l'île d'Elbe, qu'il devait arriver demain à Grenoble et que, bien sûr, nous n'y allions que pour faire cause commune avec lui. Ils parlaient d'après leurs sentiments parce que dans le Dauphiné ils sont Jacobins à toute outrance, et dans ce moment-là les Napoléonnistes et les Jacobins étaient à peu près tous réunis.

En entrant à Grenoble, on nous conduisit sur la place d'armes ; le général Marchand qui commandait la division y arriva aussi, suivi de son aide de camp, les mains pleines de proclamations qui furent aussitôt distribuées et qu'on nous lut à la tête de chaque compagnie. Elles nous apprenaient que Napoléon venait de débarquer à Cannes, et que bientôt il devait arriver sous nos murs, qu'il était hors la loi des nations et qu'il ne devait être regardé que comme un proscrit et un brigand ; que nous devions nous rappeler qu'il nous avait délié de nos serments et que nous en avions fait d'autres à notre légitime souverain Louis XVIII ; si nous avions le malheur d'en agir autrement les alliés rentreraient en France sur tous les points et nous aurions le désagrément de voir notre belle patrie divisée, partagée, etc...

Toutes les troupes de la garnison étaient sous les armes ; déjà un bataillon du 5^e de Ligne était parti en avant sur la route de Vizille pour s'opposer à la marche de l'Empereur et de sa troupe. Ce fut une précaution inutile car il se joignit à lui et se plaça sous ses ordres. L'aide de camp du général qui commandait ce bataillon étant rentré en ville avec cette nouvelle jeta une espèce de consternation parmi la troupe.

Tout à coup le valeureux Labédoyère fait faire par le flanc droit à son régiment et commande de marcher en avant, en criant *Vive l'Empereur !* cri qui fut aussitôt répété par ses soldats foulant aux pieds la cocarde blanche qui fut immédiatement remplacée par la tricolore. Deux heures après ce beau régiment était aux ordres de Napoléon.

Notre gros-major qui n'aimait pas l'Empereur nous conduisit sur les remparts. Les canonniers y étaient déjà, la mèche allumée, comme si on eut été à la veille d'être investis par trente mille hommes.

Pour le moment la position des officiers était très critique ; les uns penchaient pour Napoléon, les autres voulaient conserver le roi : surtout ceux qui avaient été émigrés. Derrière nous se trouvaient les habitants, tous Napoléonnistes pur sang, qui nous disaient que si nous avions le malheur de faire feu qu'ils nous écraseraient.

Enfin, nous aperçûmes les hussards du 4^e qui escortaient Napoléon. Notre major fit alors filer le régiment à petit bruit vers la porte de Chambéry. Pendant ce temps les portes de la ville sont enfoncées et les hussards se mettent à galoper par toutes les rues. Les habitants épouvantés se hâtent de fermer leurs portes, les premiers bataillons sont sortis, et nous, au moment où nous allions les suivre, l'ordre arrive que plus un homme ne peut sortir : nous retournons immédiatement sur la place d'Armes. On nous distribua des billets de logement. Le lendemain nos deux bataillons que le major ne put réussir d'emmener revinrent en ville, et nous fûmes tous passés en revue par l'Empereur.

Malgré les souffrances et les privations dont nous avons été victimes pendant la guerre, et notre captivité, les soldats paraissaient avoir tout mis en oubli en revoyant celui qui les avait tant de fois conduits à la victoire, il y en avait un grand nombre qui pleuraient de joie. La population des environs accourait en foule et se pressait pour l'admirer : plusieurs d'entre eux ne l'avaient pas quittés depuis Gap. Il questionnait les anciens soldats, promettant de l'avancement aux uns et discernait la croix aux autres

Marche triomphale de Grenoble à Paris. Défection de l'armée à Waterloo.

Les habitants du Dauphiné étaient si enthousiasmés qu'ils offraient de se lever en masse pour escorter Napoléon jusqu'à Paris. Ils accouraient en foule, se pressaient au-devant de nous en chantant des chansons contre le roi et son gouvernement, plaçaient de distance à autres quelques fûts de vin afin de nous régaler. Nous fûmes partout reçus et fêtés de cette manière, la route était jonchée de fleurs, on aurait dit une procession.

Le 10 mars nous arrivâmes à Bourgoin, où nous apprîmes qu'un détachement du 4^e Hussards avait été bien accueilli au faubourg de la Guillotière.

Le 11 nous entrâmes à Lyon, ou plutôt nous y fûmes portés en triomphe.

Nous embarquâmes le 13 sur la Saône, jusqu'à Mâcon, le 14 mars nous allâmes à Tournus, le 15 à Châlon et nous arrivâmes le 16 à Dijon. Nous y fûmes rejoints par la Vieille Garde et par d'autres régiments qui venaient de la Franche-Comté et de la Lorraine.

Le 17 nous étions à Autun, le 18 à Avallon ; nous arrivâmes le 19 à Auxerre. Le maréchal Ney rejoignit ici l'Empereur. Le Brave des Braves venait couronner l'œuvre de Labédoyère ; nous vîmes sa proclamation, et le 21 au matin nous étions à Paris. On nous envoya loger à Charenton. Quinze jours après la Garde impériale nous donna un banquet au Champ de Mars ainsi qu'à la Garde nationale de Paris.

Nous reçûmes l'ordre de quitter Charenton, et nous fûmes casernés à l'Oursine. On réorganisa la Garde impériale, on y admettait tous les anciens soldats sans avoir égard à la taille : on m'avait même désigné pour en faire partie mais je répondis que rien ne pourrait me faire quitter mes camarades de Cabrera. Alors on me proposa le grade de sergent dans une compagnie du Centre, je le refusai également.

Nous eûmes ordre de partir pour nous rendre à Laon. Notre compagnie fut cantonnée à Crespy, qui en est à deux lieues sur la route de La Fère.

Un décret impérial ayant fait réunir les collèges électoraux pour procéder à la nomination de leurs représentants qui devaient se rendre à la cérémonie du Champ de Mai, tous les régiments de

l'armée nommèrent aussi leurs députés. Comme il fallait un homme de chaque grade, je fus le caporal que le colonel désigna. Nous arrivâmes tous ensemble le 15 mai à Paris. Nous fûmes logés chez les bourgeois, et nous n'avions pas d'autre besogne à faire que de nous rendre chaque jour une seule fois à l'appel sur la place Vendôme.

Nous tîmes cependant deux séances dans l'hôtel des Invalides pour la vérification des votes concernant l'Acte additionnel qu'on voulait ajouter aux constitutions de l'Empire : un seul homme du régiment avait voté contre.

Ensuite eut lieu la cérémonie du Champ de Mai qui avait d'abord été fixé au 20, mais elle éprouva du retard à cause que quelques collèges électoraux n'avaient pas encore terminés leurs élections. Elle n'eut lieu qu'en juin. On avait construit dans l'enceinte du Champ de Mars, une salle destinée à recevoir les députations du peuple et de l'armée : elle était d'une forme élégante, magnifiquement décorée et pouvait contenir vingt mille hommes. Un autel et un trône s'y trouvaient.

Napoléon se rendit à cette cérémonie avec le cortège le plus brillant, au milieu des acclamations d'un peuple immense. Son carrosse était traîné par huit chevaux blancs richement harnachés, à chaque coin se trouvait un maréchal en grande tenue, et sur le haut était surmontée la couronne impériale comme au jour du Sacre.

Jamais on ne vit une fête plus nationale en apparence, jamais spectacle plus imposant ne frappa les regards. Lorsque Monseigneur l'Archevêque de Tours assisté de quatre évêques eut célébré la messe, Messieurs les Députés des Départements s'avancèrent au pied du trône, après avoir été présentés à Napoléon par le Prince Archichancelier, l'un d'eux prononça un discours au nom du peuple français.

« Sire ! Le peuple français vous avait décerné la couronne, vous l'avez déposée sans son aveu, ses suffrages viennent vous imposer le devoir de la reprendre. Un contrat nouveau s'est formé entre votre majesté et la Nation rassemblée de tous les points de l'Empire autour de la Table de la Loi où nous venons inscrire le vœu du peuple : ce vœu seule source légitime du pouvoir.

Il nous est impossible de ne pas faire entendre la voix de la France dont nous sommes les organes immédiats, de ne pas dire en présence de l'Europe au Chef de la Nation, ce qu'elle attend de lui, ce qu'il doit attendre d'elle !

Nos paroles seront gravées comme les circonstances qui les inspirent. Que veut la ligue des rois alliés avec cet appareil de guerre dont elle épouvante l'Europe et afflige l'humanité ?

Par quel acte, par quelle violation, avons-nous provoqué leur vengeance ? Motivé leur agression ? Avons-nous depuis la paix essayé de leur donner des lois ? Nous voulons seulement faire et suivre celles qui s'adaptent à nos mœurs !

On nous menace d'une invasion ! et cependant, resserrés dans les frontières que la nature ne nous a point imposés que longtemps avant votre règne la victoire et la paix avaient même reculées, nous n'avons point franchi cette étroite enceinte, par respect pour les traités que vous n'avez pas signés et que vous avez offerts de respecter !

Ne demande-t-on pas des garanties ? Elles sont toutes dans nos institutions et dans la volonté du peuple français unies désormais à la votre ! A cause que la France veut être la France, faut-il qu'on veuille la dégrader ? la déchirer ? La démembrer ? lui réserve-t-on le sort de la Pologne... ?

Sire ! Un trône un moment relevé par les armées étrangères et environné d'erreurs incurables s'est écroulé en un instant devant vous, parce que vous nous rapportez de la retraite qui n'est féconde en grandes pensées que pour les grands hommes, tous les événements ? de notre gloire et toutes les espérances de notre véritable prospérité !

Comment votre marche triomphale de Cannes à Paris n'a-t-elle pas dessillée tous les yeux dans l'histoire de tous les peuples ? Est-il une scène plus nationale, plus héroïque et plus imposante ? Ce triomphe qui n'a point coûté de sang ne suffit-il pas pour détromper nos ennemis ? En veulent-ils de plus sanglante ?

Et bien Sire ! Attendez de nous tout ce qu'un héros fondateur est en droit d'attendre d'une nation fidèle ! Héroïque ! Et généreuse ! Inébranlable dans ses principes, invariable dans le but de ses efforts, l'indépendance et la liberté au dedans etc...etc...

Et cependant, si nous sommes forcés de combattre, qu'un seul cri retentisse dans tous les cœurs ! Marchons à l'ennemi qui veut nous traiter comme la dernière des nations ! Serons-nous autour du trône ? où siège le père et le chef du peuple et de l'armée ?

Rien n'est impossible, rien ne sera épargné pour nous assurer l'honneur et l'indépendance, ces biens plus chers que la vie, tout sera tenté, tout sera mis à exécution pour repousser un joug ignominieux ! Nous le disons aux nations puissent leurs chefs nous entendre ! s'ils acceptent nos offres de paix, le peuple Français attendra de votre administration forte, libérale et paternelle, des motifs de se consoler des sacrifices que lui aura coûtés la paix ! Mais si on ne nous laisse que le choix entre la guerre et la honte, la nation entière se lève pour la guerre, tout français est soldat, la victoire suivra vos aigles et nos ennemis qui comptaient sur nos divisions regretteront bientôt de nous avoir provoqués...etc »

Ce discours terminé, Napoléon signa l'Acte additionnel et prononça une allocution dont entre autres il dit, qu'il maintiendrait la Constitution et reconnaissait tout tenir de la volonté du peuple, qu'il n'avait quitté l'île d'Elbe que parce qu'il savait que la France n'était pas heureuse, et qu'on voulait flétrir et avalir la gloire des braves... etc, etc.

Aussitôt que cette jolie cérémonie fut finie la Garde impériale nous donna un repas. Le lendemain Monsieur le baron Aubert, notre colonel, à qui nous rendîmes visite nous reçut très bien, nous parla de notre prochaine campagne, et m'assura qu'il m'avait porté sur la liste des hommes proposés pour la décoration.

Le 4 juin l'Empereur, ayant fait réunir tous les députés tant civils que militaires, nous passa en revue dans le château des Tuileries et au Louvre. Il était accompagné de ses frères et de tous les ministres.

Le lendemain, nous eûmes ordre de partir en voitures, pour nous rendre à nos régiments respectifs. Le nôtre avait quitté Crespy pour se rendre à Guise où nous le rejoignîmes.

Le 14 nous nous rendîmes à Beaumont, où nous fûmes très surpris d'y voir tant de troupes réunies ; de tous côtés, aussi loin que pouvait porter la vue, nous n'apercevions que baïonnettes.

L'enthousiasme parmi la troupe était au comble : l'air retentissait des cris de Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! Vive la France !

Le 15 l'avant-garde attaqua et prit Charleroi. Le 16 au matin les trois quarts de l'armée défila devant nous au cri mille et mille fois répété de Vive l'Empereur !

Jamais on ne vit une troupe marcher à l'ennemi avec un plus grand courage et autant de résolution ; tant l'influence de Napoléon était grande sur l'esprit du soldat.

Malheureusement le même accord n'existait pas parmi les chefs. Tandis que la présence de l'Empereur rehaussait ainsi le courage du soldat, la trahison pénétrait dans nos rangs. La nouvelle que le général Bourmont, le colonel Clouet, et le chef d'escadron Villoutreys, venaient de passer à l'ennemi avec une copie du plan d'attaque, jeta une espèce de stupeur, parmi le corps d'officiers. La discipline paraissait n'être plus la même qu'autrefois, la mésintelligence amenait du relâchement chez nos supérieurs.

Notre régiment était le seul qui avait ses trois bataillons ; le troisième dont je faisais partie fut désigné pour tenir garnison dans Charleroi ; cela chagrina beaucoup de soldats qui ressemblent aux enfants, qui n'aiment qu'à se battre. Cependant, en envisageant la chose par le bon côté, ce ne pouvait être qu'un bonheur pour nous car, dans le cas de non réussite, il n'y avait pas d'avance de verser inutilement son sang, et dans le cas contraire, la guerre aurait encore été d'assez longue durée pour avoir occasion de montrer son courage.

Le bourgmestre ayant besoin de main forte pour pourvoir aux besoins des hôpitaux qu'on établissait pour les blessés (car comme on se battait déjà à outrance le nombre en augmentait continuellement) pria notre commandant de lui envoyer quelques sous-officiers de confiance

pour l'aider. Il m'y envoya avec plusieurs sergents et caporaux. Le fort de notre besogne était de faire des perquisitions et de faire enlever tout ce qui était convenable pour être utilisé dans les hôpitaux.

Le 17 dans l'après-midi, les cinq hôpitaux qu'on avait formés étaient pleins ; à tout moment il arrivait de nouveaux blessés, nous fûmes obligés d'en mettre dans quelques maisons voisines. Les chirurgiens manquaient pour faire les nombreux pansements, tant il y avait de bras et de jambes mutilés.

L'adjudant major de notre bataillon vint trouver le bourgmestre, le priant de faire arborer le drapeau tricolore sur le clocher parce que selon lui notre avant-garde aurait été à Bruxelles avant la nuit. Ce dernier craignant sans doute de se compromettre, éluda adroitement cet ordre en faisant observer à l'adjudant qu'il avait tant d'occupation pour le moment avec les blessés qu'il n'avait pas encore eu le temps d'y penser. L'avantage que nous avions pour le moment ne fut pas de longue durée.

La journée du 18 fut tout à fait désastreuse. Il serait extrêmement difficile de pouvoir tracer un tableau aussi touchant, que celui qui se présentait d'un instant à l'autre dans Charleroi. Figurez-vous trois ou quatre voitures chargées de malheureux blessés gémissant et poussant des cris lamentables ; l'un, avait la moitié de la figure emportée, l'autre un bras ou une jambe, s'il n'avait pas perdu les deux, d'autres avaient le corps percé en plusieurs endroits. On entendait répéter à chaque instant ces mots : « Camarades achevez-moi ! » Et ce qui contrastait singulièrement avec leur fâcheuse position, c'était le cri de Vive l'Empereur ! répété avec une telle force qu'on aurait dit que toutes les têtes étaient en délire.

Dans l'après-midi, arrivèrent plusieurs débris de cavalerie, dont la plupart des soldats étaient blessés à la tête. Ils nous apprirent que tout était perdu pour nous et que si on se battait encore ce n'était que pour la retraite.

La déroute devint si grande que dans la nuit la cavalerie et l'infanterie s'en allaient pêle-mêle, chacun de son côté et à sa guise. Je vis bien alors qu'il n'y avait plus de ressource, que les destinées malheureuses de Napoléon étaient accomplies, et que je devais aussi songer à tirer mes guêtres.

J'aperçus un paysan qui passait en face de chez nous, monté sur un beau cheval de train, j'allai à lui, je l'invitai honnêtement de descendre et à me le remettre, ce qu'il fit sans résistance. Je le conduisis dans l'écurie afin de pouvoir m'en servir au besoin.

Le 19 vers les cinq heures du matin le bourgmestre appréciant les services que je lui avait rendus me donna six francs et une bouteille de vin, puis il me dit : « Mon ami, je vous remercie infiniment des bons services que vous m'avez rendus, ce qui me touche c'est que vous ne pouvez plus m'être utile puisque l'Empereur Napoléon vient lui-même de partir par la route de Philippeville »

Retour au pays natal.

Après avoir fait mes adieux au bourgmestre, je pris congé de lui conduisant mon cheval par la bride. En arrivant au pont je vis notre bataillon qui soutenait la retraite, marchant en colonnes serrées, et comme son front embrassait toute la largeur de la route, les fuyards pour mieux se sauver, se précipitaient à droite et à gauche dans la rivière.

Je passai sur le côté du bataillon non sans peine et pas un officier ni soldat ne m'adressèrent la parole ; quand je l'eus dépassé de quelques pas je m'arrêtai pour voir sa contenance. Le commandant accosta un général et lui demanda : « Que dois-je faire mon général ? » Au lieu de répondre celui-ci haussa les épaules, et lui tourna le dos. Le commandant comprit qu'il n'y avait plus rien à faire, fit partir sa troupe, et moi je pressai le pas gagnant plus au pied qu'à la toise.

Une lieue plus loin je rencontrai une cantinière qui toute éplorée à cause qu'elle avait perdu son mari. Je lui vendis mon cheval cent francs, cette petite somme me mit à même de pouvoir voyager sans être à charge au gouvernement.

Vers deux heures du soir, je m'arrêtai sur les glacis de Philippeville pour manger un morceau car je n'avais pas encore eu le temps d'y penser ! Napoléon y arriva dix minutes après, avec une suite de généraux ; la tristesse était peinte sur toutes les figures. Quelques soldats se mirent à crier Vive l'Empereur ! Napoléon fit signe de la main de ne point continuer et prononça ensuite ces paroles : « Mes enfants, il n'est plus temps ! Adieu !... Adieu !... » Et cet éternel adieu prononcé si tristement arracha des larmes de presque tous les soldats.

Je couchai à une lieu de Chimay et au point du jour on vint m'éveiller en disant : Vite ! Vite ! Les Prussiens sont à une lieue d'ici. Je me hâtai de manger un morceau de pain et me remis en route.

Vers quatre heures après-midi je rencontrai un paysan qui me demanda si je n'étais pas d'avis de m'en retourner au pays. Ne sachant que répondre, il me dit : « Ne craignez rien puisque presque tous les autres y vont, je vous engage à y aller aussi. Tenez, me dit-il, entrez dans ce bois, et à la brune je viendrai vous prendre pour vous introduire chez nous. » J'y consentis, car je voyais bien que la partie était perdue, sans ressource. Selon la promesse qu'il m'avait faite, ce paysan²⁸ vint vers le soir m'apportant des habits de charbonnier dont je me revêtis sur le champ, je lui remis mes armes et mes effets, en échange ; j'entrai chez lui, je mangeai un morceau et me remis aussitôt en chemin.

Je marchai toute la nuit, et aux premiers rayons du jour, en arrivant à La Capelle, je rencontrai un grand nombre de paysans qui fuyaient en disant : « Voilà les Prussiens ! ».

En effet, aussitôt que j'eus traversé la route, une patrouille de l'avant-garde belge vint à moi en me demandant des nouvelles de l'armée française ; je répondis qu'elle était déjà fort éloignée et je continuai mon chemin jusque vers le Cateau Cambresis, où je fus obligé de traverser la colonne anglaise.

Le lendemain je vins à Orchies où je restai deux jours ; ensuite je pris la traverse afin d'éviter d'être arrêté par les corps francs à Pont-à-Marcq, ou par la douane, car on saisissait et on conduisait à Douai tous les soldats qui revenaient de Waterloo.

J'arrivai à Marcq-en-Barœul vers neuf heures du soir, bien fatigué. Je me présentai à une auberge et demandai s'il y avait moyen de me loger. La maîtresse me reçut très malhonnêtement, elle m'invita même à me retirer au plus vite à cause des corps francs qui n'étaient qu'à quelques pas de là, qui m'auraient arrêté s'ils m'avaient rencontré.

Je fus obligé de passer la nuit dans une meule de foin près du cabaret de l'entrepôt. Le bruit des passants m'ayant réveillé le lendemain à quatre heures du matin je secouai la tête et me dirigeai à Mouvaux, qui en le quittant j'entrai à Tourcoing mon lieu natal, le 26 juin 1815, près de treize ans après mon départ.

NOTES ET VARIANTES

- 1- Texte original raturé : « soldats »
- 2- Texte original raturé : « cinq ans »
- 3- Texte original raturé : « bientôt »
- 4- Texte original raturé : « était »
- 5- Texte original raturé : « Les femmes mêmes n'en étaient pas exemptes et devaient l'attacher à leur bonnets »
- 6- Texte original raturé : « des émigrés »
- 7- Texte original raturé : « à sou profit »
- 8- Texte original raturé : « qu'elle fut vendue comme tant d'autres »
- 9- Texte original raturé : « obtenu »
- 10- Texte original raturé : « soustrait »
- 11- Texte original raturé : « quinze centimes »
- 12- Texte original raturé : « qu'elle se casse »
- 13- Texte original raturé : « à diverses reprises »
- 14- Texte original raturé : « conscrits »
- 15- Texte original raturé : « guère »
- 16- Texte original raturé : « cette catastrophe »
- 17- Texte original raturé : « mille »
- 18- Texte original raturé : « des prêtres et des moines »
- 19- Variante: « étaient par-ci par là dans le creux des 10 chers »
- 20- Ajout : « pourvu qu'il ne fut point de race espagnole »
- 21- Variante : « qui ne voulait aucunement transiger »
- 22- Variante : « de bois »
- 23- Variante : « drame »
- 24- Variante : « L'émotion »
- 25- Variante : « aucune syllabe »
- 26- Un ajout indique : « voir à la dernière page »
« Cette fois ce n'était pas une alerte mais la vérité, l'heure de notre délivrance tant de fois désirée... On s'en vient nous chercher, qu'elle joie ! Nous allons prendre congé de cette Espagne barbare... quitter Casbrera... Faire nos adieux à ce rocher maudit témoin de nos angoisses, de nos souffrance inouïes durant cinq années... Revoir la France. Quel bonheur ! »
- 27- Raturé et remplacé par : « La France votre mère patrie »
- 28 -Corrigé par : « ce dernier »